



**C'EST  
LA VIE  
!**

LIONEL DRICOT

Cette page est volontairement laissée vide

# Table des matières

<b>Avant-propos</b> .....	<b>0</b>
<b>Chapitre Jour 1</b> .....	<b>11</b>
<b>Chapitre Jour 2</b> .....	<b>15</b>
<b>Chapitre Jour 3</b> .....	<b>19</b>
<b>Chapitre Jour 4</b> .....	<b>23</b>
<b>Chapitre J-26</b> .....	<b>27</b>
<b>Chapitre J-25</b> .....	<b>31</b>
<b>Chapitre J-24</b> .....	<b>37</b>
<b>Chapitre J-23</b> .....	<b>41</b>
<b>Chapitre J-22</b> .....	<b>45</b>
<b>Chapitre J-21</b> .....	<b>49</b>
<b>Chapitre J-20</b> .....	<b>55</b>
<b>Chapitre J-19</b> .....	<b>61</b>
<b>Chapitre J-18</b> .....	<b>65</b>
<b>Chapitre J-17</b> .....	<b>67</b>
<b>Chapitre J-16</b> .....	<b>69</b>
<b>Chapitre J-15</b> .....	<b>71</b>

Chapitre J-14 .....	73
Chapitre J-13 .....	77
Chapitre J-12 .....	81
Chapitre J-11.....	85
Chapitre J-10 .....	89
Chapitre J-9 .....	91
Chapitre J-8 .....	95
Chapitre J-7 .....	97
Chapitre J-6 .....	101
Chapitre J-5.....	103
Chapitre J-4 .....	105
Chapitre J-3 .....	107
Chapitre J-2 .....	109
Chapitre J-1 et J0 .....	111
Chapitre J+1 .....	113
Chapitre <b>Histoire d'un condamné.</b> .....	117
<b>Pré en bulles.</b> .....	0
Chapitre <b>Le combat quotidien.</b> .....	133
Chapitre <b>Angoisse.</b> .....	139

Chapitre <b>Prière</b> . . . . .	145
Chapitre <b>La proclamation</b> . . . . .	151
Chapitre <b>La vie est trop courte</b> . . . . .	161
Chapitre <b>Meurtre dans la nuit</b> . . . . .	167
Chapitre <b>Palavas les bains de pieds</b> . . . . .	169
Chapitre <b>Adieu</b> . . . . .	175
Chapitre <b>Derniers instants</b> . . . . .	183
Chapitre <b>Damned, I'm repéré !</b> . . . . .	189
Chapitre <b>Je suis un K</b> . . . . .	193
Chapitre <b>J'irai pisser sur votre moquette</b> . . . . .	199
Chapitre <b>Vengeance</b> . . . . .	203
Chapitre <b>Rangement</b> . . . . .	205
Chapitre <b>Une journée sans....</b> . . . . .	211
Chapitre <b>La femme de ma vie</b> . . . . .	219
Chapitre <b>Bis repetita placent pas toujours</b> . . . . .	225
Chapitre <b>Les Saintes-Exs</b> . . . . .	235
Chapitre <b>Voyage au bout de l'enfer</b> . . . . .	241
Chapitre <b>J'emmerde Noël</b> . . . . .	249
Chapitre <b>Joyeux Noël</b> . . . . .	259

Chapitre <b>L'annonce</b> . . . . .	<b>271</b>
Chapitre <b>Plus jamais</b> . . . . .	<b>275</b>
<b>Ce livre est payant</b> . . . . .	<b>0</b>

# **Blog d'un condamné**

Cette page est volontairement laissée vide

# Avant-propos

Le 3 juin 2013, un Tumblr et un compte Twitter furent créés sous le pseudonyme « uncondamné ». Pour toute description, on pouvait lire un laconique :

« Les médecins me donnent encore 30 jours à vivre. Chaque billet est potentiellement mon dernier. »

À l'exception de deux tweets initiaux « Mon fils me montre comment tweeter depuis mon téléphone. Tweeter me suggère de suivre plein de journalistes. Amusant! (sic) » et « Débouchage d'une bonne bouteille. De celles qu'on garde pour les grandes occasions... », le compte Twitter se contentera d'automatiquement poster les billets issus du blog.

Ce sont ces billets, publiés quotidiennement, que vous allez découvrir.

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# Jour 1

Je rentre à l'instant de l'hôpital et, pour la première fois depuis ces dernières heures, je suis seul avec moi-même. J'alterne entre euphorie et désespoir. Je me sens comme saoul, assommé.

Moi qui croisait les doigts pour ne pas devoir me faire opérer, pour ne pas devoir subir un long et lourd traitement, je suis en partie exaucé. Le verdict est tombé : il n'y a rien à faire. Il me reste approximativement trente jours à vivre.

J'ai 58 ans et je n'en aurai jamais 59. Je mourrai en 2013.

Sur le trajet du retour, mon fils m'a donné l'idée de faire un blog, de me forcer à écrire mes impressions pour chacun des derniers jours de ma vie. Afin de les conscientiser, de les vivre intensément, de laisser un souvenir. Et de ne pas me réveiller un matin en me disant « plus qu'une semaine », « plus que deux jours », « plus rien ».

Le nom de ce blog est, bien entendu, inspiré du chef-d'œuvre de Victor Hugo qui marqua mon adolescence. Mais il ne s'agit plus d'un pamphlet politique. Des grandes espérances, de ma juvénile ambition de changer le monde il ne reste que trente petits jours.

Je ne souhaite pas entrer dans les détails concernant la maladie. Je ne souhaite pas entrer dans les particularismes de ma vie. Et parce que le temps m'est compté, il n'y aura pas de commentaires, pas d'adresse de contact. Du moins, de mon vivant.

Je m'excuse également par avance auprès d'éventuels lecteurs pour les fautes de frappe qui jalonnent certainement ces billets. Je n'ai jamais été très attentif à l'orthographe. J'avoue que c'est à présent le cadet de mes soucis.

Je me sens désœuvré. J'ai tant à faire avant l'échéance fatidique que je ne sais par quel bout commencer. Les idées se bousculent dans ma tête, les cris, les pleurs, les sentiments. Je suis spolié, victime d'une profonde injustice. Mais en même temps déjà résigné. Au moins ce blog me donne un moyen d'action.

Je sens poindre en moi la motivation pour faire des millions de choses. Des petites bulles d'enthousiasme qui gonflent puis éclatent, me laissant l'amère sensation que tout cela est vain, qu'on verra bien demain.

Hier encore, j'avais toute la vie devant moi. Trente ou quarante années, au bas mot. Aujourd'hui trente jours. Je pense que je ne réalise pas encore. Je dois être sous le choc.

Bon, je pense que mon fils doit avoir créé et configuré le blog. Il m'a même créé un compte Twitter. Je vais pouvoir poster ce premier billet.

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# Jour 2

Une de mes premières actions, hier, a été de téléphoner à mon travail pour prévenir que j'étais indisponible. Quand j'y repense, c'est affreux. La première chose qui me vient à l'esprit, la première responsabilité que je me sens obligé d'honorer est la plus inutile.

Jusqu'à la semaine passée, je trouvais mon travail acceptable. Je suis ingénieur, j'ai suivi une carrière traditionnelle qu'on pourrait qualifier de « succès ». Après des passages dans des boîtes de plus en plus importantes, je gère aujourd'hui une équipe d'une vingtaine d'ingénieurs dans une grande société bien connue. J'ai

une voiture de fonction, un beau salaire, des chèques repas et un extraordinaire plan pension. Admirez l'ironie ! Je me déteste. Les golfs occasionnels n'y changent rien, j'exècre ce travail minable et misérable.

Sur 58 ans de vie, j'en aurais passé 35 à me lever tôt pour pouvoir me jeter dans 45 minutes d'embouteillages, à m'asseoir devant un bureau gris en buvant d'infects cafés, à m'énerver avant de refaire, en sens inverse, les 45 minutes de bouchons. Et tout cela pour un plan pension. Mon apport à la société ? Nul ! Mon travail ne se justifie que par l'immobilisme propre à toute grosse société. J'ai déjà pris conscience que toute mon équipe pouvait être entièrement remplacée par un ingénieur un peu compétent équipé du matériel adéquat. Par égard pour mon plan pension, je n'ai jamais osé le dire. Mon chef est un crétin. Je le hais. J'ai toujours eu des rapports cordiaux avec lui, j'ai toujours baissé la tête quand il le fallait.

J'ai décidé de me moquer un peu de lui. J'ai annoncé au secrétariat que, pour raisons familiales, j'avançais mon mois de vacances à juin et que mon médecin m'avait prescrit une déconnexion totale, que mon téléphone de fonction serait coupé mais de ne pas s'inquiéter, que les projets clients sont prévus pour septembre, que je m'occuperai de tout à mon retour. Rien que d'imaginer

sa tête quand il apprendra que je suis mort, ça me fait rigoler. C'est assez malsain de ma part mais je m'en fous. Après ce coup de fil, j'ai balancé le téléphone de fonction dans la benne à ordures au bout de ma rue. Je me suis senti comme libéré.

Au fond, peut-être est-ce pour cela que mon travail est la première chose qui m'est venue à l'esprit. Pour m'en débarrasser. Aujourd'hui, je me sens libre pour la première fois depuis 35 ans. Trente jours de liberté !

Autant en finir le plus vite possible avec ce qui est ennuyeux. Je vais consacrer ma journée à mettre en ordre les papiers d'assurance pour ma succession, me renseigner pour les funérailles, faire un testament. Autant que ma femme et mes enfants n'aient pas à s'occuper de tout cela. Par moment, j'ai l'impression qu'ils sont plus atteints que moi. Au fond, c'est logique, moi je ne serai pas là pour souffrir de mon absence.

Mes enfants sont majeurs et indépendants. Je ne m'en fait pas. Ils mènent leur vie. Mon épouse m'inquiète un peu plus. Veuve à 55 ans. Trop jeune pour porter le deuil, trop vieux pour recommencer sa vie. J'espère de tout cœur qu'elle rencontrera quelqu'un pour ne pas vieillir seule. Je ne veux pas qu'il lui arrive quelque chose, je ne souhaite pas qu'elle se morfonde. Je l'aime.

J'ai encore un mois pour lui rendre la transition aussi peu pénible que possible. Allez, il est de temps de s'atteler à l'administratif.

À demain...

## Chapitre

# Jour 3

Au petit-déjeuner, mon épouse m'a demandé si je souhaitais voyager. C'est vrai que c'est tentant. J'ai toujours aimé voyager, j'ai toujours rêvé de voir les pyramides en Égypte et au Mexique. Je n'ai jamais été dans ces pays.

Mais est-ce vraiment nécessaire ? Est-ce le but d'une vie de voir un tas de pierres et de dire « C'est bon, je peux mourir » ? Et si le voyage n'était qu'une fuite ? Une manière de s'affranchir des problèmes, du quotidien ?

Je crois que je veux mourir chez moi. Mon travail m'a permis de voyager plus que la plupart de mes concitoyens, j'ai vu une petite partie du monde. Les trente jours qui me restent seront certainement plus utiles ici, près des miens.

Dans ma liste de choses à faire, j'ai rayé tout ce qui prenait plus d'un mois. Ou ce qui prendrait trop de place sur ce mois. Tant pis. Je ne m'en sens pas frustré.

Pendant trente ans, j'ai amassé de la documentation pour écrire un livre sur ma passion. Si vous la connaissez, vous ne pourriez probablement réprimer un sourire moqueur. Mais c'est un fait, je suis passionné. Articles découpés, notes, plans. Tout est dans une caisse. Alors que ce blog me rappelle à quel point j'aime l'écriture, je me rends compte n'ai jamais jeté sur papier le premier chapitre de « mon livre ». Dois-je tenter de faire quelque chose de ce projet ? Le transmettre ? L'abandonner ?

Il y a tant de petites choses à finir, de gens que j'ai envie de voir. Aujourd'hui, le soleil semble oser une timide apparition. Serait-ce enfin la fin de l'hiver ? Un 5 juin ? Allez, petite pause pour prendre un bol d'air au jardin !

Le mois de mai a été catastrophique pour notre potager. Avec ma femme, nous avons commencé à planter des tomates dans notre petite serre. Je n'en avais encore jamais planté mais elle m'apprend. J'ai envie que quelqu'un me demande à quoi sert d'apprendre à planter des tomates trente jours avant de mourir juste pour lui répondre : « Pour planter des tomates avant de mourir », histoire de m'enorgueillir de la répartie d'un Socrate.

Je n'arrive pas à oublier. À chaque seconde, je pense à ce lugubre compte à rebours qui résonne au dessus de ma tête. Suis-je à ce point égocentrique ? Le voisin me salue poliment par dessus la haie. Il ne sait pas. Il ne saura qu'après, nous ne sommes pas assez proches pour que je me confie à lui. Dois-je gâcher les précieuses secondes qui me restent pour lui parler ? Comment vivre en attendant s'écouler, grain après grain, le funèbre sablier ?

Le soleil tape. La sueur colle à notre peau. Accroupie dans la terre, ma femme me semble plus attirante, plus désirable que jamais. Je fais un faux mouvement, je n'arrive pas à saisir un outil, elle me corrige, m'aide et souris. Je l'aime.

« C'est bizarre, dis-je. Je plante des tomates avec toi mais je ne les mangerai pas. Je serai déjà... parti. »

Le mot « mort » est devenu un tabou. Tous les euphémismes sont bons mais pas « mort ». Comme si ne pas en parler permettait de l'éviter. Je ne fais pas exception à la règle.

Le sourire de mon épouse s'est effacé. Une larme a perlé au coin de ses yeux et j'ai perçu en elle une pointe de reproche. Comment ai-je osé perturber un tel instant de complicité avec ma petite maladie. Du poignet de son gant, elle s'est essuyé l'œil avant de me prendre la main et m'attirer à l'intérieur.

Nous avons fait l'amour, comme des adolescents.

Depuis notre terrasse, nous contemplons à présent la journée qui se termine, un verre de vin à la main. Elle regarde par dessus mon épaule ces mots que je suis en train d'écrire sur mon laptop. Mon verre est vide, je le lui tends. Elle me répond : « Pas deux, pense à ton foie ». Je ris. Je ferais bien l'amour encore une fois mais l'âge et le vin m'inhibe. Je n'ai plus l'endurance de mes années d'université.

Je vais appuyer sur publier. Ce fut une belle journée. Je suis heureux.

À demain...

## Chapitre

# Jour 4

Hier soir, ma femme et moi nous sommes endormis l'un contre l'autre, nos corps nus enlacés. Je me sentais confiant, heureux. J'ai dormi comme un nouveau né.

Et puis, ce matin, alors que je regardais par la fenêtre, je me suis mis à pleurer. À chaudes larmes, sans pouvoir m'arrêter. Je ne sais même pas pourquoi.

Au cours de la journée, j'ai vu plusieurs fois ma main trembler. Je n'arrivais pas à saisir certains objets et cela m'enrageait. J'ai hurlé. Mon second fils a pris congé pour venir me voir cet après-midi. J'ai été odieux avec

lui. Cela ne me ressemble pas. Est-ce la maladie ? Une forme de dépression pre-mortem ? La post-mortem étant, bien entendu, rarissime.

Mon fils m'a calmé. Il te reste approximativement 30 jours, m'a-t-il dit. À moi il me reste à tout casser 30.000. Certainement moins, plus proche de 20.000. Quelle différence ?

Il vient de partir. Il a des obligations, la vie continue. Mais je dois avouer qu'il avait raison. Quelle différence ?

Nous vivons tous comme si la vie était infinie, comme si résoudre les petits tracas devait être notre priorité. Nous épargnons toute notre vie afin d'avoir la garantie de mourir sur un compte en banque bien fourni. À toi qui me lit, improbable lecteur, combien de jours te reste-t-il ? Oserais-tu regarder un ami dans les yeux et lui dire ce nombre ? Il te semblera si ridiculement petit. Si fragile. À peine moins inquiétant que trente...

Combien de personnes se lamentent sur mon sort en ce moment sans savoir qu'elles mourront avant moi. Un accident de voiture, une crise cardiaque, une tuile qui se détache du toit. La vie est fragile, ironique. Vous aviez dit 10.000 jours ? En vérité, ce sera deux ou trois.

Mais, contrairement à moi, ils vivent, insoucians. Connaître l'heure de sa mort, n'est-il pas plus grande malédiction ? C'est pratique, certes, mais cela rend fou. Suis-je en train de sombrer ? Dois-je arrêter de penser ?

Il me semble avoir lu un jour une nouvelle « L'homme qui connaissait le lieu et l'heure ». Elle doit être quelque part dans ma bibliothèque mais je suis incapable de me souvenir de l'auteur.

J'effleure du regard tous ces volumes poussiéreux. La plupart n'ont pas été ouverts depuis une décennie mais je me targue d'en avoir lu, au moins une fois, la grande majorité.

Je soupire : « J'en ai vécu des vies grâce à vous. » Je prends un volume au hasard, je l'ouvre et enfuis mon nez dans la reliure. L'odeur du vieux livre, un de mes petits plaisirs secrets.

Comme un junkie satisfait, je remets l'ouvrage en place et m'essuie la moustache d'un revers. Le livre électronique, très peu pour moi !

Qu'ai-je fait aujourd'hui ? Rien. Rien. Je laisse le temps filer et je suis en colère. Je me morfonds, j'abandonne. Je procrastine entre deux papiers d'assurances et une

promenade au jardin. Est-ce ainsi que j'imaginai la vie à cent à l'heure ? Promis, demain je me reprends en main. Demain.

À demain...

## Chapitre

# J-26

J'ai relu mes billets précédents. Une particularité me saute aux yeux : je ne cesse de me référer au chiffre trente.

Il me reste trente jours. Trente jours ! Ce n'est plus vrai ! Il n'en reste que vingt-six. Comme si, inconsciemment, j'avais voulu bloquer l'écoulement du temps.

Dans les films américains, quelle que soit la menace, il s'avère toujours un scientifique pour construire un compte à rebours précis à la seconde. Je m'amuse de voir un personnage dire « Le météorite touchera la

terre dans approximativement une semaine » pour qu'un autre enclenche un compteur, placé à portée de main par un scénariste attentionné, égrainant 6 jours, 23 heures, 59 minutes et 59 secondes, nonobstant l'approximation initiale.

Au fond, je ne fais rien d'autre. Plutôt que jour 5, je vais intituler ce billet J-26.

Quels furent les mots exacts du médecin ? 5% de chances de vivre au delà d'un mois ? Je ne sais plus. Je me suis accroché à cette estimation alors que je peux mourir demain. Ou dans soixante jours. Ou dans un an. De plus, le docteur m'a prévenu que vivre médicalement ne signifiait pas nécessairement être conscient. Que mon état risquait de se dégrader. Cela me fait peur, peut-être plus que la mort.

J'ai demandé à ne recevoir aucun acharnement thérapeutique et j'ai exprimé mon accord préalable pour l'euthanasie, un concept que j'ai toujours soutenu.

Cela me semblait abstrait mais c'est demain. Aurais-je le courage de mes convictions ?

Chaque soir, je me demande si je sentirai encore le soleil sur ma peau. Chaque matin, si j'ai dit adieu aux

étoiles. J'aime le soleil. J'aime les étoiles. Cela va être difficile de choisir entre mourir de jour ou de nuit. Par pitié, faites au moins que je meure dehors en regardant le ciel et pas le néon blafard d'une chambre d'hôpital.

Je réalise à l'instant que je ne connaîtrai pas 2014. J'ai vécu mon dernier nouvel an. J'ai vécu mon dernier hiver. Je ne verrai plus jamais la neige. Ni la mer. Mon dernier septembre, mon dernier décembre, mon dernier mars, mon dernier anniversaire. Dernier, dernier... Tout cela, je l'ai déjà vécu. C'est fini.

Pour la majorité de mes amis et de mes connaissances, je les ai, sans le savoir, déjà vu pour la dernière fois. Je reste discret par rapport à mon sort. Je ne souhaite pas passer mes derniers instants en mondanités ou en apitoiements. Si vous n'avez pas été prévenu, ne soyez pas vexé. Si vous me reconnaissez sur ce blog, gardez le secret !

Alors que, sur Facebook, j'observe une pléthore de « vive le week-end », je réalise que nous avons tous des amis que nous avons vu pour la dernière fois il y a un, cinq ou dix ans. Que nous ne verrons plus jamais sauf improbable hasard de la vie. Parce qu'il habite loin, en Chine ou à quelques pâtés de maisons. Et pourtant,

d'après la nomenclature Facebookienne, nous sommes amis.

Mais un ami, ce n'est pas quelqu'un qu'on voit, qu'on doit voir. Un ami c'est quelqu'un qu'on ne voit pas pendant dix ans mais, à chaque rencontre, on s'est vu hier, on se verra demain. On se tape dans le bide avec un sourire en se disant qu'on a grossi. On parle du futur plus que du passé. Parfois, on ne dit rien, on savoure l'instant. On se dit au revoir, confiant. On est amis.

Adieux mes amis. À ceux que je n'ai pas vu, à ceux que je vois ces jours-ci mais qui ne savent pas : ne m'en voulez pas et ayez une petite pensée pour moi. Que mon enterrement soit une excuse pour vous retrouver et déguster une bonne bouteille. Comme moi, savourez un bon vin, le soleil et le chant des oiseaux. Soyez heureux comme je le suis en ce moment. Cela me donnera l'illusion de ne pas être mort tout à fait.

À demain...

## Chapitre

# J-25

Faire la grasse matinée ou se lever au chant du coq ? Cruel dilemme quand il ne reste que vingt-cinq jours à vivre.

J'aime dormir. J'aime mon lit. J'aime paresser. Mais ce serait vraiment dommage de consacrer mes derniers jours à ce hobby bien peu gratifiant.

Samedi, le week-end ! Pour moi, cela ne change rien si ce n'est que nous recevons la famille. Enfin, si, il y a un changement : les institutions, les banques, les assu-

rances sont fermées. Du coup, je ne peux plus me réfugier dans l'administratif.

Organiser mon décès n'a-t-il pas été une fuite ? Une manière d'oublier, à travers l'action, l'inéluctabilité de mon sort ? J'avais décidé de consacrer la première de mes dernières journées à l'administratif. Je réalise que, sur une semaine, il ne s'est pas écoulé une journée sans que je plonge dans les paperasses ou les coups de téléphone.

En attendant que mes enfants et mes frères arrivent, mon épouse s'affaire. Prétendant être occupé, j'erre sur Facebook.

Facebook, l'outil de procrastination ultime. Avachi, le regard vitreux, je vois défiler une suite de photos de bonheurs : vacances au soleil, nouveaux nés, mariages, fêtes extraordinaires. Je sais qu'il ne s'agit que d'un extrait, un fragment solitaire. La majorité de mes amis trime 360 jours par an dans la grisaille pour s'offrir 5 jours qui « feront bien sur Facebook ». Pourtant, je n'arrive pas à ne pas les envier. Surtout ceux que je connais à peine et dont Facebook estime qu'ils sont mes meilleurs amis, ceux dont je dois tout savoir, jusqu'aux plus infimes atomes de vie.

Il s'est écoulé quarante minutes que je n'ai pas vues, pas vécues. Quarante de mes dernières précieuses minutes dont je n'ai rien retiré si ce n'est de l'aigreur et de l'ennui.

Qu'est-ce que je fous sur Facebook ?

Un coup d'œil à mon email : il déborde. Pas mal de collègues qui, sous prétexte de me souhaiter un bon rétablissement, cherchent en fait à soutirer une information qui fera d'eux les rois de la machine à café. Des pubs déguisées en lettres d'information. Plein de notifications Twitter. Ça m'ennuie Twitter. Au début, mon fils m'a demandé qui je voulais suivre. C'est obligatoire de suivre des gens quand on crée un compte. Des grands quotidiens et leurs journalistes m'ont été automatiquement suggérés, j'ai trouvé ça rigolo, moi qui suis un aficionado de l'actualité.

Du moins je l'étais. Les nouvelles ne sont-elles pas essentiellement un bruit de fond pour occuper la vacuité de nos existences ? Nous regardons la météo afin d'avoir un sujet de conversation. Nous plaignons, par politesse plutôt que par respect, ceux qui se font tuer en agitant un drapeau. Mais nous ne leur accordons pas la moindre pensée réelle.

Si l'actualité est du bruit, Twitter est un bourdonnement. Pour la première fois, je viens de prendre la peine de regarder ce que disent ceux qui répondent à mes tweets. Des gens dont je n'ai jamais entendu parler me suivent et exigent avec véhémence que je prouve la véracité de mon existence. Comme si cela avait la moindre importance. Comme si la vérité leur était due, que j'étais leur débiteur. Comme si les lettres allaient s'agencer dans un nouveau et terrible message suivant que j'existe ou non. Et eux, sont-ils tellement sûrs de leur propre existence ? Ah, si seulement je pouvais ne pas exister ! Être un dieu: immortel et inexistant.

D'autres pleurent mon sort sans me connaître. Sont-ils aussi attentifs à leurs amis, à leurs parents qui vivent peut-être des situations difficiles mais ne sont pas sur Twitter ? Enfin, il y a ceux qui n'ont que faire de mon identité. Ils ne me jugent pas car il n'en ont pas besoin. Ils apprennent et grandissent. Ils ont arrêté de faire la guerre avec le monde pour faire la paix avec eux-mêmes.

Heureusement, mon anonymat préserve ma boîte mail de toutes sortes d'offres de charlatans, de superstitieuses invitations à me convertir. Mais en quoi le mail est-il préférable ? J'ai toujours mis un point d'honneur à répondre à chaque email, à le classer consciencieuse-

ment dans le répertoire approprié. À vingt-cinq jours de la mort, quel intérêt ? Et que penser de ces mails qui arriveront encore pendant des semaines après mon décès, notamment pour me proposer d'améliorer ma fonction érectile ? Je serai mort mais je banderai encore !

J'arrête le mail, j'arrête Twitter, j'arrête Facebook. Mais en quoi le fait de penser vivre dix mille jours rendait-il la tâche plus intéressante ? Quel était mon objectif en triant mes mails toutes ces années ? N'était-ce qu'un réflexe ? Une manière de tromper l'ennui ?

Un cri en provenance du jardin m'informe que je dois allumer les charbons. Il est temps de lâcher ce clavier et de passer aux choses sérieuses. De toutes façons, je ne fait que râler aujourd'hui. Bon barbecue à tous !

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-24

La journée d'hier m'est restée en travers de la gorge. En plus de mes enfants, ma fratrie était également présente. Au fond, je pense que je n'aime pas les repas de famille. J'ai trop mangé. Je suis resté trop assis. Nous n'avons pas eu de conversation intéressante. J'ai perdu une journée.

Je suis monté me coucher le soir en me sentant bouffi, énervé, ankylosé. Mes poumons étaient comme repliés, vidés, ne respirant que faiblement un air vicié par les relents gastriques.

Peut-on refuser cette sociabilité obligatoire sans passer pour un rustre misanthrope ? Ce n'est pas que je ne vous aime pas mais l'idée de passer une après-midi à bâfrer sans lever un instant ses fesses de sa chaise me répugne, quelle que soit la qualité de la compagnie.

Alors, aujourd'hui, j'ai décidé d'organiser une ballade en famille. Nous sommes partis vers la campagne. Nous avons marché plusieurs kilomètres avec une pause pique-nique près de ruines relativement touristiques.

Le temps grisailait légèrement. Nous avons même eu un soupçon de pluie mais j'ai trouvé cela agréable. Chaque goutte qui tombait, chaque bouffée d'oxygène était un pur moment de bonheur.

Je me souviens d'un instant, peu de temps après la naissance de mon aîné. Je tenais la petite chose rose dans mes bras pendant que la maman se reposait. Il avait les yeux fermés et sa bouche produisait un petit bruit de succion. J'ai posé ma main sur ses cheveux encore rares. Il a sourit et poussé ce qui m'a semblé être un bref soupir. Une ébauche, un souffle, un atome de soupir de contentement. Je me suis senti heureux. Rien ne comptait d'autre que le moment présent. L'univers était à sa place.

Difficile d'imaginer que, quinze ans plus tard, j'irais chercher au poste de police cette même petite chose rose pour avoir jeté des bouteilles d'alcool vides depuis un pont surplombant l'autoroute. Mais même cela me fait sourire à présent. Je n'avais jamais réalisé à quel point les moments pénibles sont le ferment de nos bons souvenirs.

Au fond, à quoi servent nos vies si elles ne nous mènent pas à ces trop rares instants ?

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-23

Ce médecin a failli recevoir une chaise dans la narine gauche.

De nombreux témoignages font état de personnes dans ma situation ayant finalement vécu un an ou deux, voire plus. D'où lui vient cette stupide idée de me prédire trente jours à vivre ?

J'ai été me balader, je suis autonome. La plupart du temps, je me sens en relative forme physique. Et si tout cela n'était qu'une escroquerie ? Un charlatanisme déguisé ?

Oui, vivre plus longtemps n'est pas impossible, m'a-t-il dit. Mais je ne voudrais pas que vous ayez de faux espoirs.

Ce n'est pas de l'espoir, c'est un fait ! Je me sens bien ! La maladie est là, certes, je ne peux le nier. Mais elle progresse lentement et je la combattrai. J'ai encore lu un site anglophone parlant de nouvelles avancées dans les traitements. Ai-je l'air d'être à l'article de la mort ?

Son petit air supérieur mais condescendant m'a mis hors de moi. J'ai vu rouge. La chaise sur laquelle j'étais assis a volé sur le carrelage du cabinet.

Maintenant que je suis à la maison, je me rend compte que je me suis emporté, que le médecin fait probablement son travail honnêtement.

Mais je ne me sens pas l'âme d'un patient des soins palliatifs. Je ne veux pas retourner à l'hôpital. S'ils me condamnent d'office, je n'ai que faire de leur aide. Je me sens plus vivant que jamais. C'est la clinique et sa prenante odeur de désinfectant qui tue les gens, qui les pousse à la résignation.

Je me passerai d'eux, je vais vivre. Si je dois mourir et bien, je mourrai. Mais je n'ai pas l'impression que ce

soit pour tout de suite. Je me ferai un plaisir de poster sur ce blog à J+1. Ce sera un fameux pied de nez à ces imposteurs. Ce sera ma motivation, mon objectif. Poster à J+1 ! Puis à J+10 et J+365.

La maladie va voir de quel bois je me chauffe !

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-22

Cette nuit, j'ai fait un drôle de rêve. Sans transition, je me suis retrouvé les yeux grands ouverts dans le noir de ma chambre. Autour de moi, au delà de la respiration calme de mon épouse, je subodorais une présence.

Je me suis levé, j'ai allumé toutes les lumières. La sensation se faisait insistante. J'ai visité chaque pièce de l'étage et je l'ai vu. Un être accroupi sous mon bureau me regardait. Un humain, vêtu de haillons. Il ne bougeait pas, se contentant de cligner des paupières. J'ai frotté mes yeux. Mon intelligence percevait l'hallucination, luttait contre mes sens. Je me suis

avancé et j'ai tenté de toucher l'apparition. Ma main n'a rencontré que le vide. Mais l'image était imprimée, foncièrement réelle.

Au réveil, l'anecdote s'effiloçait dans les insaisissables lambeaux de rêves. Le souvenir s'effaçait mais une oppression me restait sur le cœur. Me suis-je levé ou pas cette nuit ? Ai-je tout inventé ? Je ne peux le dire.

Toute la semaine passée me semblait appartenir au même cauchemar. J'étais enfin réveillé. Quel rêve affreux ! Être condamné ! Heureusement, tout cela n'était qu'un songe !

J'ai fini mon petit-déjeuner et j'ai machinalement commencé à préparer mon attaché-casse afin de me rendre au travail. Mon épouse m'a interrompu :

— Que fais-tu ? — Et bien, je pars au travail. À ce soir, fis-je en lui déposant un baiser sur le front. — Mais enfin L... ! Qu'est-ce qui te prend ?

J'ai laissé tombé la mallette. Mon cœur s'est arrêté. Ce n'était donc pas un rêve. Je me suis enfuit dans mon bureau pour y relire ce blog, espérant ne point le trouver.

Tout est vrai. Non content de devoir subir un deuil atroce, voilà qu'il me faut, tel un Sisyphé 2.0, le revivre encore et encore.

Mes mains tremblent. Mon visage me démange. De plus en plus fort. Ma tête semble sur le point d'éclater. Pour la première fois, j'éprouve de la peine à taper sur ce clavier. Je dois résister.

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-21

J'ai toujours été très curieux. Mon ami G., optimiste notoire, m'a téléphoné ce matin. Voyons le bon côté, m'a-t-il dit, au moins tu découvriras ce qu'il y a après.

Dans ces moments, j'envie les croyants. Car pour moi, il n'y a pas d'après.

J'ai du mal à comprendre comment, à notre époque, on peut encore espérer survivre à son propre corps. Comment on peut prêter foi aux histoires fantastiques, aux aberrants contes enfantins . Quelle prétention, quelle fatuité que de se considérer supérieur à un amas de cel-

lules organiques. Comme si l'univers était à notre service, comme si les étoiles s'alignaient pour tenir compte de notre personne. L'immortalité de l'âme ? Mais c'est du géocentrisme suranné, du mesquin nombrilisme. Galilée s'étonna de la virulence du Vatican à l'égard de l'héliocentrisme mais remettez la terre à sa place et, aussitôt, les mythologies, les superstitions, les religions s'effondrent. L'homme n'est qu'une poussière d'univers, un rien, un atome de vide à peine différentiable d'un pissenlit, d'un caillou ou d'un souffle de vent. Mais mon incommensurable petitesse ne m'empêche pas d'admirer, de m'émerveiller de ma présence au sein d'une perpétuelle et inénarrable cosmogonie.

Le sens de la vie ? Il est simple : survivre assez longtemps pour se reproduire et amener sa progéniture à l'âge de la fertilité. Une fois cela accompli, à moins de démontrer notre utilité, nous sommes un fardeau pour la société, un consommateur éhonté de ressources. Mais, face à cette démonstration de l'intelligence, un instinct animal me pousse malgré tout à lutter, à ne pas accepter la résignation. Je veux, une fois encore, admirer les étoiles. Une fois encore, voir le soleil se lever. Une fois encore...

Nous ne sommes que les véhicules de nos gènes, esclaves de leur survivance. Comme une cellule, une peau morte, nous accomplissons notre tâche avant d'être éjecté du corps de la vie. Au fond, je ne suis qu'un anecdotique squame. Je transmets mes gènes, je me détache et je pourris.

La conscience ? Ce n'est jamais qu'un sous produit de l'évolution, une conséquence sans plus de signification que le fait d'avoir deux jambes ou cinq doigts. Je pense donc je suis ? La belle affaire ! Tu crois penser, tu crois être, tout cela n'est qu'une illusion pour susciter en toi la volonté de te battre, de lutter pour survivre. Cette conscience nous a procuré un avantage évolutif à un moment de notre histoire et, tel l'appendice iléo-cæcal, nous est laissée en souvenir. Comme les cinq doigts, les cheveux, les ongles, les amygdales...

Si je suis une cellule, l'histoire de la vie en est encore à ses balbutiements. Les premières civilisations, les nations, les pays sont les premières ébauches d'organismes pluricellulaires.

Et si nous étions les témoins privilégiés de l'apparition du premier métazoaire ? La conquête spatiale serait notre mobilité. Internet l'ébauche d'un système ner-

veux. N'est-ce pas fantastique ? Une conscience globale va-t-elle émerger ?

Au sein de ce chaos anarchique, les cellules arriveront à outrepasser leur tendance naturelle à la destruction mutuelle, la vie évoluera, un être nouveau apparaîtra : l'humanité. Nous, pauvres molécules, resterons probablement dans l'ombre de notre ébauche de conscience. Cette pellicule qui tombe sur mon clavier a-t-elle la sensation d'avoir appartenu à un tout plus grand ?

De ce point de vue, les guerres, les famines, les attentats ne seraient que de minuscules drames : un globule détruit un microbe, une cellule phagocyte une autre. Rien de bien dramatique. L'histoire de la vie, c'est avant tout celle de la mort.

C'est la vie qui crée la mort. Et, paradoxalement, sans la mort, serions nous en train de vivre ? Cette douleur lancinante qui me vrille le crâne n'est-elle pas la preuve que je suis en vie ? Cette effroyable échéance ne marque-t-elle pas ma véritable naissance, ma conscience d'exister ?

Heureusement, ces pensées me sont venues après que G. ait raccroché. Dans le cas contraire, il se serait pro-

bablement tapé la tempe de l'index en soupirant. Peut-être avec raison. La conscience n'est-elle pas une folie ?

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

# Chapitre

# **J-20**

Une autre nuit, un autre cauchemar.

Il était six heures du matin. Brusquement, je me suis levé, les poings enserrant un drap froissé et souillé de transpiration.

L'examen ! Je n'ai pas étudié ! Vite, il faut que je relise mon syllabus !

Il m'a fallu regarder autour de moi, toucher les objets familiers avant de me rendre compte que j'étais chez moi, dans ma maison avec ma femme. Curieusement,

lorsque j'ai réalisé que je n'avais pas d'examen, que j'étais un adulte sur le point de mourir, je me suis senti soulagé.

Au petit-déjeuner, en racontant l'anecdote à mon épouse, nous nous sommes interrogés. Quel monde avons nous construit si la crainte de la mort elle-même nous semble un soulagement face à la terreur d'examens passés plus de trente ans auparavant ?

Régulièrement, la presse se fait l'écho de vagues de suicides au sein d'une entreprise. Je l'avoue aujourd'hui, j'avais peu de considération pour ces histoires. Les suicidés me semblaient des faibles. Ils étaient coupables de leur propre déficience. Il m'a fallu ce matin pour réaliser à quel point certains stress peuvent outrepasser la crainte ultime, être pires que la mort elle-même.

Nous avons les ressources pour que chacun puisse satisfaire ses besoins fondamentaux, sans aucune contrepartie. Même au plus profond de ma révolte pubère, jamais je n'ai eu la moindre tendance communiste. L'égalité ? Très peu pour moi. Que ceux qui font le plus d'efforts, qui sont les plus créatifs récoltent le fruit de leur travail. Détruire la richesse ne serait qu'un triste nivellement par le bas. Néanmoins, il y a un seuil minimum. Un palier auquel même le plus criminel fei-

gnant devrait avoir droit. Manger, dormir et ne pas craindre pour sa vie. Ne pas subir de pressions telles qu'elles mettraient sa vie en danger.

Discours de gauche ? Je ne pense pas. La gauche prétend s'évertuer à faire tomber ceux qui sont en haut de l'échelle. La droite déclare ne chercher qu'à les protéger en retirant les échelons intermédiaires. En bas, une foule grandissante à qui on fournit allègrement des kyrielles de programmes télévisuels en échange d'un bulletin dans l'urne une fois tous les lustres. Que leur chaut la vie à ceux qui, enivrés de pouvoir, ont pourtant la sincère conviction d'œuvrer pour le bien commun tout en s'empressant de le détruire systématiquement ? Peut-on avoir la moindre confiance envers celui qui prétend savoir ce qui est bon pour l'humanité ? Mais s'il était si heureux, si certain de lui, pourquoi s'abaisse-t-il à pavoiser, à mendier des votes pour accéder à un succédané de pouvoir ?

Me lamenter sur mon propre sort ? N'est-ce pas risible alors que je lègue à mes enfants un monde où l'ambition ultime n'est plus de s'élever mais de faire tomber ceux d'en haut ? La mesquinerie et la jalousie ne s'effacent que dans un seul et unique dessein : passer à la télévision.

Je radote comme un vieux conservateur mais oserais-je me convaincre que je n'ai pas ma part de responsabilité ? Ou peut-être ne suis-je qu'un sexagénaire moyen, incapable d'accepter les changements du monde et infligeant ma morale périmée à une génération en constante évolution ? Peut-être devrais-je arrêter de juger. Après tout, le bien et le mal ne sont que des valeurs arbitraires que nous aimerions absolues. Quelques prétentieux gloseurs ont la vanité de vouloir changer le monde. Mais celui-ci est-il façonné par la scolie ou par l'action ? Ce jeune homme qui aide une vieille dame n'a-t-il au fond pas fait plus pour notre monde que des millions de pages écrites par d'alchimistes philosophes ?

La vérité est que je ne sais rien. La notion de bien et de mal ont-elles le moindre sens ? Et si, au lieu de lutter contre les changements, au lieu de vouloir contrôler à tout prix les impétueux flots du progrès, nous laissons libre cours aux nouvelles idées, aux jeunes esprits, à l'inventivité ?

Je quitte un monde sans l'avoir compris mais avec un seul avis pour mes enfants : méfiez-vous de ceux qui prétendent comprendre, ceux pour qui le bien et le mal sont des certitudes, ceux qui offrent plus de réponses que de questions.

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-19

Ma femme et moi avons eu une longue conversation au sujet de mes derniers écrits. Je ne savais pas que tu pensais tout ça, m'a-t-elle dit en substance. Et pourquoi perdre ton temps à philosopher plutôt que de raconter tes sentiments afin que tes enfants gardent un souvenir personnel ?

À la vérité, je ne pensais pas exhumer de telles réflexions. Je n'imaginai pas me trouver une quelconque aptitude à la philosophie. Ou plutôt, je le subodorais sans jamais avoir osé y mettre des mots. Après

tout, ne sommes-nous pas tous philosophes lorsque nous avons le courage d'ouvrir les yeux ?

L'urgence à cela de bon qu'elle me plie à cet exercice quotidien. Combien de fois au cours de ma vie ai-je voulu agir avant de hausser les épaules et de remettre au lendemain ? Combien d'envies ai-je refrénées sous le prétexte que ce n'était pas sérieux, pas le bon moment ? Trop ! Mais aujourd'hui, il n'y a plus de lendemains. Les pensées, les idées trop longtemps contenues doivent trouver un exutoire. J'écris comme si ma vie en dépendait. Malgré la douleur et l'inconfort, mes doigts trouvent encore la force d'enfoncer les touches du clavier.

Je ne veux pas que mes enfants aient en mémoire l'image d'un père aimant, d'une théorie de bons sentiments et d'émotions. Je veux qu'ils héritent de l'intelligence, de la capacité d'analyse et de la volonté de faire du monde un endroit légèrement meilleur que quand ils y sont entrés.

Ils sont le seul réel fruit de ma vie. Sans eux, on pourrait mettre sur ma tombe : Ci-gît L..., n'a strictement rien fait.

Cependant, s'ils devaient perpétuer aveuglément l'espèce, tout cela serait vain. Dans un cri de désespoir, je tente d'utiliser mes derniers jours pour les convaincre de donner un sens à ce monde, d'agir selon leurs convictions mais, surtout, de ne pas se laisser emporter par le flot quotidien. De ne pas se retrouver au crépuscule de leur vie face à l'addition de ces instants perdus, de ces occasions manquées.

Si une seule personne au monde, un seul individu dans la foule décide, suite à mes écrits, de remettre en question son hypnotique train-train, ses croyances héréditaires et arrête de remettre au lendemain la recherche du sens de sa vie, j'aurais réussi. Mon existence sera un succès. Il m'a fallu 58 ans et une échéance ultime pour agir. Mais peut-être qu'il n'est pas nécessaire que vous, mes enfants, attendiez si longtemps.

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-18

L'eau est froide, le vent me semble glacial. Mais pour rien au monde je n'aurais manqué de tremper mes pieds dans l'océan.

Ce matin, nous avons pris la voiture. Nous avons roulé longtemps avant d'arriver à cette plage que j'affectionne particulièrement.

J'aime la sensation du sable qui s'écoule entre mes orteils lorsque l'onde recule. Puis vient le coup de fouet d'écume sur mes mollets transis. L'air est magnifique,

diaphane. Mes poumons se gonflent de lumière alors que mes yeux se perdent sur l'horizon infini.

Nous logeons dans une mignonne chambre d'hôte. Le propriétaire nous fait goûter sa spécialité de confits, la conversation tourne vite à l'œnologie. Comme à chaque fois que mon épouse a bu un peu trop de vin, ses yeux sourient et ses pommettes luisent.

Quelle belle journée. J'ai l'impression que mon état s'améliore...

Ah ? J'entends qu'on m'appelle pour le fromage !

À demain...

# Chapitre **J-17**

*Aucun billet ne fut publié ce jour-là*

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-16

J'observe le plafond de ma chambre des urgences. Vaseux, je flotte dans un état de conscience altérée. Peu à peu, je reprends pied dans un gluant et étouffant brouillard. Mon estomac criait, j'ai mangé. Mon fils m'a apporté mon netbook pour que je puisse taper quelques mots. Arrêter ce journal, ce serait comme accepter la mort. Je veux écrire.

Hier soir, en voulant sortir de la voiture après un long voyage de retour, ma jambe s'est paralysée en une infinie douleur. Je suis tombé dans les graviers de notre allée. Un énorme hématome orne à présent mon arcade

sourcilière droite. En me voyant cet après-midi, mon fils m'a suggéré de crier « Adrienne ! », histoire de coller à mon physique.

Pour contrecarrer la douleur, j'ai eu droit à un comprimé de morphine. Ou un quelconque produit similaire. C'est léger, m'a dit le docteur. Me voilà un junkie. J'ai dormi. Plus de douze heures. Je suis fatigué. Cela fait deux heures que je rédige ce billet, alternant entre périodes d'écriture et de rêve éveillé. Sommeil.

À demain...

## Chapitre

# J-15

Je voulais éviter cet endroit à tout prix. Trop tard.

Longue discussion avec le médecin et ma famille aujourd'hui. La douleur dans ma jambe et dans tout mon flanc est intense et serait tout bonnement insupportable sans les comprimés de morphine. Aucun traitement n'est envisageable. Il n'y a rien à faire si ce n'est tenter d'atténuer la douleur. Le mot a été lâché : « soins palliatifs ».

Et pourquoi pas directement la morgue ? Au moins, là, je n'aurai pas trop chaud.

Le docteur s'est livré à un véritable argumentaire commercial en faveur de ce service. Le service des soins palliatifs va stabiliser mon état, organiser mon traitement afin que je puisse rentrer chez moi. Il existe des soins palliatifs à domicile si ma famille est d'accord. Mon épouse peut également bénéficier d'un mois de congés « soins palliatifs » afin s'occuper de moi.

Après, il faut juste espérer que je meure avant la fin du mois. Ça serait très embêtant qu'elle doive recommencer à travailler sans que son paralytique cacochyme soit totalement refroidit, vous ne trouvez pas ?

Oui, je suis cynique. Mais dans quelques instants, on va venir me chercher pour me transférer aux soins palliatifs, alors j'ai le droit. D'ailleurs, la bouffe de cet hôpital est infecte.

À demain...

## Chapitre

# J-14

Les soins palliatifs sont un endroit à part de l'hôpital. Il n'y a que des chambres individuelles, les visites sont autorisées à toute heure du jour ou de la nuit. Les infirmières sont accueillantes, prévenantes, attentives. Immédiatement, elles ont engagé la conversation, elles m'ont encouragé à me raconter. Qui suis-je ? Quelle est mon histoire ?

Il n'y pas d'urgence, pas de stress. Après tout, nous savons tous ce qui nous attend. En rigolant, j'ai dit que, dans ce service, rares devaient être les anciens patients qui se plaignaient. Une infirmière m'a très sérieuse-

ment expliqué que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, certains patients rentraient chez eux voire allaient mieux et vivaient encore plusieurs mois ou plusieurs années.

Peut-être tentait-elle de m'encourager ? Quoiqu'il en soit, j'ai immédiatement perçu une impression de sérénité. Ici, les médicaments sont accessoires. On ne soigne pas la mécanique, on se contente de soulager la douleur. Le personnel s'occupe essentiellement de notre bien-être, de notre psychisme.

N'est-ce pas étonnant qu'il faille attendre que le corps soit définitivement condamné avant de s'occuper du bonheur personnel ? Les hôpitaux ne sont que le reflet de notre société, à l'image de la mécanique course après le confort matériel que furent mes 58 années de vie.

Oh, bien sûr, un certain confort est certainement nécessaire. Je ne suis pas de ces ascètes qui se nourrissent d'aumône et de prières. Peut-être que le sens de la vie est justement de trouver ce juste milieu, de se placer sur le continuum entre l'austère anachorète et le flamboyant milliardaire, celui pour qui chaque tressaillement de la bourse représente un ulcère.

J'arrive assez à bouger ma main pour que la frappe au clavier soit confortable. Finalement, être à l'hôpital, loin du quotidien, n'est pas une délivrance ? Une forme de vacances ? À moins que ce ne soit la morphine...

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-13

Aujourd'hui, une bénévole est venue dans ma chambre. Afin de m'écouter, m'a-t-elle dit. Je lui ai raconté le principe ce blog et je lui ai dit que, ce que j'avais à dire, je l'écrivais. Elle a été très intéressée. Je lui ai demandé sa motivation pour venir écouter les mourants. Elle était réticente à parler d'elle. Ce n'était pas son rôle. J'ai insisté en disant que ça m'intéressait.

Alors elle m'a parlé de sa religion et de sa recherche spirituelle. Elle souhaite aider son prochain. Je lui ai expliqué ma philosophie, ma certitude de me désintégrer en un milliard de molécules qui, au fond, ne se sont

assemblées que pour une brève seconde à l'échelle cosmique.

Elle a eu cette réflexion : — N'est-ce pas triste de considérer que la vie s'arrête avec le corps ?

Je suis resté un instant pantois. Triste ? Mais est-ce triste que la gravité attire les corps les uns vers les autres ? Est-ce triste que les électrons tournent autour des protons ? Est-ce triste que l'aiguille de la boussole s'oriente vers le nord ? Que les planètes tournent autour du soleil ?

L'univers est. Pourquoi voulons nous mêler nos sentiments à son existence ? Et quand bien même nous trouverions les lois de la physique tristes, cela enlèverait-il la moindre valeur à leur vérité ?

C'est sûr que, dans ma position, je trouverais plus joyeux de savoir que je m'envole dans les nuages pour un monde meilleur, des ailes sur le dos, une lyre dans les mains. Malheureusement, je ne pense pas que le monde se plie à mon désir, à ma volonté. C'est peut-être ce qui fait ma différence avec les croyants.

J'ai demandé à la dame sous quelle forme elle croyait à la vie après la mort. Elle m'a répondu : — Un monde

de félicité où je retrouverai des êtres chers qui sont partis trop tôt. Un grand bonheur. — Non, l'ai-je interrompu ! Vous n'y croyez pas réellement ! — Pardon ? — Ouvrez la fenêtre et sautez. Votre monde de félicité, les gens que vous aimez sont là, à une enjambée de fenêtre. N'est-ce pas égoïste de les faire attendre ? Allez-vous sauter ? Elle m'a considérée comme un dément. — Mais bien sûr que non. — Vous voyez, au fond de vos tripes, vous savez que vous vous racontez des fables, des contes de fées pour adoucir la douleur. Mais chacune de vos cellules sait, elle, que la vie est trop précieuse. Chacun de vos muscles vous empêchera de sauter parce que eux appréhendent ce que votre cerveau tente d'oublier en se berçant de confortables illusions.

Dans un film ou un roman, elle aurait été choquée et serait partie en claquant la porte. Mais elle a éclaté de rire. C'était contagieux, je l'ai rejoint. Elle m'a dit que chaque malade, chaque rencontre était une leçon de philosophie. Mais que la mienne était pour le moins originale.

— Au fond, vous semblez en paix avec vous même et votre vision du monde, même face à la mort. Cela, je le souhaite à chacun. Et si votre vision vous reconforte, qui suis-je pour oser la remettre en question ? Je m'excuse d'avoir employé le mot « triste ». Je revien-

drai vous voir avec plaisir, j'espère que nous aurons d'autres fructueux échanges de ce type. Mais attention, je serai mieux armée la prochaine fois.

Il est tard. L'hôpital s'est endormi. Je retourne cette conversation en tout sens et, malgré nos divergences philosophiques, je suis convaincu qu'il s'agit d'une très grande dame.

À demain...

## Chapitre

# J-12

Depuis que je suis aux soins palliatifs, je passe mes journées à lire ou à converser avec ma famille.

La frénésie de vie qui s'était emparée de moi à l'annonce de ma condamnation s'est soudainement arrêtée. Je me repose, ma liste de choses à faire avant de mourir n'est qu'un souvenir. À une exception près : finir « Du côté de chez Swann ».

Finalement, que fais-je sinon attendre la mort ? La fatuité de vouloir vivre à tout prix avant de mourir me frappe en plein visage. Pourquoi ? Pourquoi voulons-

nous vivre telle expérience plutôt qu'une autre ? Pourquoi voulons-nous satisfaire nos plaisirs avant de disparaître ? Quelle différence cela fera-t-il après la mort ?

Après la mort ? Aucune. La différence a probablement lieu dans l'ultime seconde, l'infime instant où l'esprit comprend qu'il disparaît. Si l'homme emporte des regrets, des occasions manquées, des non-dits, ce dernier moment sera source de désespoir. Mais si la vie fût bien remplie, il partira satisfait, un petit sourire aux lèvres comme pour dire : « C'était bien. Un peu trop court mais bien ! ».

Peut-être est-ce le sens profond de la vie : préparer cette ultime minute. Nous ne vivons que dans l'attente de notre dernier souffle.

Malheureusement, pour beaucoup d'entre nous, la vie se révèle aride, chiche en instants magiques. Nous construisons notre sécurité afin de pouvoir, un jour peut-être, jouir du bonheur. Lorsque l'échéance se fait pressante, nous espérons nous ruer, boulimiques glou-tons, afin de nous rassasier de plaisirs, nous tentons d'étancher une soif trop longtemps occultée par la bien-séance, le qu'en dira-t-on et l'illusion sécuritaire.

Au fond, le bonheur est l'alimentation de l'humain. Nous devons le varier, l'équilibrer mais jamais nous en priver.

Ce n'est pas aux soins palliatifs que se construit le bonheur de la dernière seconde. Il est trop tard. En vérité, je suis déjà mort.

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-11

Dans le service des soins palliatifs, une pièce est à disposition des malades et des familles. Un maladroit mélange entre salle à manger, salon et pièce de convivialité.

Aujourd'hui, après l'acrobatique transfert de mon lit vers la chaise roulante, nous nous sommes dirigés vers la salle en question. Nous avons été surpris par la foule présente. Une grosse vingtaine de visiteurs sur leur trente et un. Ils se sont tous écartés pour laisser passer une personne portant une écharpe mayorale. En

m'apercevant, certains m'ont fait des sourires et ont même proposé de me laisser de la place.

Je commence à me sentir chez moi dans ce service. Allez savoir pourquoi mais cette intrusion d'étrangers me semblait une agression envers mon petit univers. J'ai demandé à mon épouse de faire demi-tour et de revenir dans la chambre.

Mon fils, toujours curieux et j'en suis fier, est parti mener son enquête. Mais ce n'est que lors du passage de l'infirmière que nous avons eu toutes les informations.

C'était le mariage de D..., le patient de la chambre voisine à la mienne. De l'autre côté, c'est R..., une dame atteinte d'un cancer des poumons que je vois régulièrement passer devant ma chambre quand elle va fumer une cigarette à l'entrée de l'hôpital.

Quand à D..., je n'ai fait que l'entrapercevoir. Un grand et jeune gaillard au crâne luisant, à la peau blafarde tirant sur les os comme une toile trop tendue. Nous n'avons jamais engagé de conversation. Aujourd'hui, D..., patient des soins palliatifs, s'est marié. Cela me semble aberrant, absurde. Ma compréhension est mise à dure épreuve, je vais y réfléchir.

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-10

J'ai l'impression que ce dimanche est passé comme un souffle, comme un instant sans relief. Est-ce qu'il se passe toujours quelque chose dans la vie d'un homme ? Dois-je considérer ceci comme un jour perdu ? Je me sens vaseux, écrire me fatigue.

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-9

J'ai demandé à une infirmière pour rencontrer D... Une requête qui lui a semblé particulièrement étonnante. Il y a peu de contact entre les malades. Mais D... n'avait pas de visite à ce moment-là et il a accepté. J'ai été amené dans sa chambre et nous avons pris le temps de discuter.

En écrivant ces lignes, je pleure. Aucun écrivain, aucun scénariste même le plus sadique n'oserait imaginer l'histoire de D...

D... a 34 ans. Il est ingénieur commercial. Jusqu'il y a 3 mois, il avait encore pleine confiance. Il était certain de surmonter la maladie. Aujourd'hui, il a perdu ses cheveux et des dizaines de kilos. Il est pâle et doit prendre le triple de ma dose quotidienne de morphine. Il souffre affreusement. Mais il veut tenir encore un mois. Juste un mois. Jusqu'à la naissance de sa fille...

C'est pour elle qu'il s'est marié. Afin de lui transmettre un nom mais, surtout, une histoire. Afin de rendre les choses plus faciles d'un point de vue administratif.

Les infirmières sont confiantes. Très souvent, une naissance ou un événement particulier permet de repousser les limites humaines, au grand étonnement des plus optimistes médecins. D... veut tenir.

Mais ce qui l'embête le plus, c'est l'emprunt hypothécaire. Il y a cinq ans, sa compagne et lui ont acheté un terrain et fait un important emprunt pour financer la construction d'une maison. Malheureusement, son assurance vie ne couvre que la moitié de cet emprunt et sa femme n'a pas le salaire pour assumer à elle toute seule sa propre moitié. Comme la maison n'est pas achevée, elle est difficilement vendable.

D... ne se tracasse pas de sa propre mort. Il ne philosophe pas, il ne cherche pas un sens. Sa seule angoisse c'est d'assurer l'avenir de sa compagne et de son futur bébé. Il m'a dit cette phrase :

« J'ai toujours été contre le mariage. Mais là, le notaire m'a dit que ça simplifierait beaucoup les choses pour ma compagne. »

J'ai un nœud terrible dans la gorge. Personne ne voudrait croire l'histoire de D... si je la racontais mais il est là, séparé de mon lit par une simple cloison.

Une infirmière m'a confirmé qu'il était relativement courant de voir des jeunes aux soins palliatifs. Chaque hôpital connaît des cas comme D... alors qu'à l'extérieur, les voitures s'embouteillent, les gens pestent pour cinq minutes de retard et ignorent ce qui se trame dans cette grande tour grise qui s'élève sur l'horizon.

En refaisant mon lit, l'infirmière a déglutit. « Il a exactement l'âge de mon fils. ».

Je n'ai rien mangé ce soir...

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-8

Mal. Peine à écrire. Aide-moi à tenir l'ordinateur. Médecin va augmenter dose de morphine. Il paraît qu'on n'arrête jamais la morphine. Je suis accro...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-7

Je n'ai pas de souvenir de cette nuit ni de ce matin. Visiblement, j'ai fait une réaction particulière à l'augmentation de la dose de morphine. Il paraît que j'ai râlé, que je me suis étouffé. Le personnel a cru que c'était la fin, ma famille a été appelée.

Lorsque j'ai ouvert les yeux pour la première fois cette après-midi, je les ai vu tous autour de moi, inquiets. Comme s'il pouvait m'arriver pire que mourir.

Je suis resté un temps indéterminé à retrouver mes esprits. Devant leurs airs ahuris, je n'ai pas résisté. C'est

ignoble mais j'ai toujours rêvé de faire cela. Sentant mes forces revenir, j'ai commencé par émettre des borborygmes et à simuler une respiration difficile.

Sans grande originalité, j'ai tenté de tendre mon bras valide et j'ai fait « argh » en m'écroulant. Le médecin s'est immédiatement rué sur moi avec un stéthoscope. Mon fils ma saisit la main et a crié « Papa ! ».

Alors j'ai relevé la tête, j'ai ouvert grand les yeux et j'ai crié « Coucou ! ».

Le médecin est tombé à la renverse. Mon fils a fait un bond en arrière et ma femme a hurlé sans interruption pendant près d'une minute. Quel souffle !

Ils m'ont ensuite passé un savon terrible. Surtout ma femme. Si samedi fut le jour d'un mariage aux soins palliatifs, ce mercredi n'a pas été loin de nous offrir un divorce. Mais je me suis bien amusé.

Le médecin a tenté d'expliquer que la morphine provoquait des erreurs de jugement. La réponse de ma femme fut cinglante : « Ne cherchez pas à le dédouaner docteur. Cela fait 58 ans qu'il est coutumier de ce genre de gamineries et il n'a pas jamais eu besoin d'excuses. »

Mais bon, s'il fallait arrêter de faire l'andouille sous prétexte qu'on va mourir... C'est vrai quoi, non ? Mes fils n'ont pas trop l'air de m'en vouloir. Ils m'aident à taper ce message.

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-6

La douleur est revenue. Mal. Je me tords dans mon lit. Médecin hésite, à cause de ma réaction à la morphine. J'ai vu passer R..., qui allait fumer sa clope. Pourquoi j'en parle ?

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-5

La douleur va un peu mieux. J'ai demandé à parler d'euthanasie. Ma famille n'était pas là. Je ne veux pas en discuter avec eux. Je veux poser mes questions seul. La présence de mes proches me gêne pour parler de ma mort.

Le personnel médical utilise plein d'euphémismes pour parler de l'euthanasie. Le médecin m'a parler de m'endormir. Une fois dans le coma, on ne me nourrit plus et on laisse la nature agir. Mais ce n'est pas de l'euthanasie. L'infirmière elle dit « débrancher la prise ».

Je déteste cette hypocrisie. Je veux parler d'euthanasie. Mourir. Couic. J'ai vécu et je n'ai plus d'espoir de bataifoler tout nu dans les prés au printemps. Alors, autant ne pas partir trop tard, tant que je suis encore conscient.

Après tout, on ne meurt qu'une fois. Autant en profiter.

À demain...

Chapitre

# J-4

Cette nuit, D... est mort.

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-3

La chambre à côté de moi est vide. D... n'y est plus. Ni ses affaires. Le personnel semble très ému. J'ai mal, je pleure. J'ai mal. Je me sens partir. Le bas du corps ne réponds plus. J'ai mouillé mon lit, je suis un déchet humain. Ceux qui s'opposent à l'euthanasie ne se sont jamais pissé dessus.

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J-2

J'ai vu le médecin et le psychiatre pour entériner ma demande d'euthanasie. Je dois encore voir un second médecin. C'est la loi. J'ai vu R... qui allait fumer une cigarette. Elle m'a fait signe.

À demain...

Cette page est volontairement laissée vide

Chapitre

# **J-1 et J0**

*Aucun message ne fut posté durant ces deux jours*

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# J+1

Coucou!

Poster un billet à J+1, pari réussi.

Confucius disait « On a deux vies, la seconde commence le jour où l'on réalise qu'on en a qu'une ». Il m'a fallu une condamnation pour prendre toute la mesure de cette citation. Si vous lisez ceci, ma seconde vie aura donc duré moins de trente jours. Mais, au moins, j'aurais eu la chance de la connaître cette fameuse seconde vie.

Car, je l'avoue, j'ai triché. Ce billet est posté en utilisant la fonction « Programmer un billet » de Tumblr. Un artefact littéraire que Victor Hugo aurait probablement été bien aise d'utiliser. Merveille du monde moderne ! Il s'ensuit que si vous lisez ce texte, c'est sans doute que je suis mort. Étrange comme la phrase « Je suis mort » au présent est difficile à écrire. Les touches du clavier semblent presque résister, l'esprit s'offusque à pareille affirmation.

Une chose est certaine : le paradis n'existe pas. En tout cas, il n'a pas d'accès Internet. Ce qui en fait un enfer plus qu'un paradis.

J'espère avoir eu le temps de dire et d'écrire ce qui devait l'être. Mais, quand bien même, le monde continuera de tourner. Mon fils a estimé qu'il était important que lui-même soit joignable. Son adresse pour l'occasion : uncondamne@gmail.com. Je lui ai demandé de ne pas répondre aux requêtes concernant mon identité.

Suite à ce blog, il appert que la réalité de mon existence est souvent mise en question. Aujourd'hui, tout le monde peut enfin être réconcilié : je n'existe plus. Mais la question a-t-elle la moindre importance ? Un condamné ou un poète ? Ou les deux ? Comme disait

Victor Hugo : « De ces deux explications, le lecteur choisira celle qu'il voudra. » Au fond, qu'importe. Je n'existe plus. J'ai disparu dans le néant. Je suis le néant.

Une seule question reste en suspens : Et toi, ami lecteur, combien de jours te reste-t-il ? Qu'est-ce qui te tient particulièrement à cœur et que tu n'as, durant toute ta première vie, cessé de reporter...

...à demain ?

Cette page est volontairement laissée vide

Chapitre

# Histoire d'un condamné

Un mois à vivre. La nouvelle est un choc. Aussitôt, les idées sur ce que je dois faire avant l'échéance fatidique se bousculent dans ma tête. De manière absurde, mes premiers réflexes sont de lister mes mots de passe, de réfléchir à transférer mes bitcoins vers ma compagne. Je vais passer en revue mes priorités lorsque, soudain, mon réveil sonne.

Je suis quelqu'un dont les rêves s'entrelacent fortement avec la réalité. Il existe des anecdotes de ma vie dont, aujourd'hui encore, je ne sais si je les ai vécues ou rêvées.

Ce rêve me marquera, me poursuivra. Pendant deux jours entiers, l'idée planera et je devrai me convaincre que ce n'était qu'un songe, que je vais vivre.

Mais les questions posées ne sont pas de celles qu'on écarte d'un revers de main : en quoi suis-je si sûr de vivre ? Et que ferais-je si j'étais réellement condamné ?

Ouvrir un blog. Écrire. Oui, c'est ce que je ferais.

Au fond, pourquoi ne pas écrire ce blog maintenant ? Pourquoi ne pas exorciser cette angoisse, ce sentiment d'impuissance ?

J'abandonne très vite l'idée de le faire sur mon propre blog. Cela inquiéterait trop mes amis, ma famille. Je passerais mon temps à démentir. De plus, l'aspect fictif concentrerait les lecteurs éventuels sur la forme, sur le style.

Je vais donc lancer un blog anonyme. Je vais créer un personnage. Ce personnage sera aisé, sera plus vieux que moi et aura des enfants indépendants. La raison

est simple : je ne veux pas m'apitoyer sur une famille, sur l'injustice de la mort d'un jeune homme. Je veux tenter de percevoir les pensées d'un homme mûr qui a vécu une vie relativement heureuse, qui a accompli ce qu'il devait faire mais qui part néanmoins trop tôt. Cet homme sera ce que je peux devenir si ma carrière d'ingénieur est un succès selon les critères en vigueur dans notre société : beau poste, beau salaire, belle maison, enfants indépendants et femme amoureuse. Cet homme s'appellera Lionel. À l'exception de quelques détails mineurs, ce sera moi et personne d'autres.

Le parallèle entre mon idée et le roman de Victor Hugo « Les derniers jours d'un condamné » s'impose. Du coup, le nom de mon projet est tout trouvé « Le blog d'un condamné ».

Dans mon entourage, plusieurs personnes ont perdu des proches ou des amis d'une manière brutale. Des migraines ? Des troubles et, lors d'un scanner la découverte d'une tumeur au cerveau ou d'un cancer du foie. Espérance de vie ? Un an, un mois voire une semaine en fonction des cas.

J'interroge, je me documente. Quelles ont été leur réaction ? Comment cela s'est-il passé avec la famille ?

Qu'ont-ils dit ? Les prédictions des médecins sont-elles fiables ?

Ce projet grandit, mes notes s'accumulent mais je retarde sans cesse l'échéance de l'écriture. Vers la fin du mois de mai je décide de me forcer à écrire en rendant ce blog public. Le premier lundi de juin sera le jour du diagnostic.

Et parce que je veux également capter les instants en dehors des moments d'écriture, le personnage disposera d'un compte Twitter. Il ne suivra personne et s'exprimera rarement. Tout cela me forcera à écrire pendant un mois, à exhumer ce sentiment qui m'obsède : ma mort se rapproche à chaque instant.

J'avoue que je triche un peu : j'écris une semaine de billets à l'avance, afin de ne pas être pris de cours en cas d'imprévu. Mais, pour garder la spontanéité, je ne m'autorise qu'une seule et unique relecture. Les billets seront écrits chacun d'une traite, dans l'urgence. N'est pas Victor Hugo qui veut et la qualité s'en ressent forcément.

Le lundi arrive et je crée un compte Tumblr. Je n'avais jamais essayé cette plate-forme, c'est l'occasion. La photo de profil par défaut est particulièrement hideuse et

me gêne. Mais je vis à travers les yeux de mon personnage. Je me rends sur Google Images et je tape le mot « espoir ». Le ballon rouge en forme de cœur me parle. Je ne cherche pas plus loin.

J'ouvre également un compte Twitter. Comme pour le blog, je choisis "uncondamne", en honneur à Victor Hugo. Lors de la création d'un compte Twitter, il faut obligatoirement suivre des comptes. Lady Gaga, Justin Bieber. Je les supprime immédiatement car, c'est décidé, mon compte ne suivra personne.

Un email arrive dans ma boîte. Le compte Twitter a été désactivé pour comportement louche. Je le réactive et, pour éviter pareille mésaventure, je décide de suivre des comptes. Twitter m'en propose automatiquement dont celui du Monde.

La personnalité de L... s'affine. En bon ingénieur approchant de la soixantaine, il sera passionné par l'actualité. Et amateur d'œnologie. Découvrant Twitter pour la première fois, il ne pourra résister à suivre le Monde. Twitter propose alors de suivre d'autres journaux et des journalistes. Quatre séries de cinq propositions que mon personnage acceptera, par curiosité devant ce nouvel outil.

Le premier billet est posté. C'est trop long, trop littéraire, trop ampoulé. Je ne pense pas que cela attirera beaucoup de lecteurs. Ce n'est pas le but, je suis le seul spectateur de l'expérience, je ne cherche pas à rameuter le public.

Néanmoins, avoir quelques lecteurs serait une motivation et un gage de réalisme. Je décide donc d'un petit mensonge promotionnel et poste sur le forum Doctissimo, le seul endroit où j'imagine qu'il puisse avoir de l'intérêt pour ce genre de texte. Rétrospectivement, ce mensonge sera une erreur. Je recevrai d'ailleurs beaucoup plus tard un message agressif d'un employé de Doctissimo qui menacera de révéler mon identité.

L'expérience est lancée.

Deux heures plus tard, je découvre avec surprise que le compte Twitter est pris d'assaut. Les réactions fusent et certaines sont très violentes. Une seule question est sur les lèvres : est-ce un buzz ? Devant des messages haineux du type « Si tu n'es pas vraiment condamné, t'inquiète pas, tu le seras quand on saura qui tu es ! », je prend peur. Je pense arrêter tout. Je n'irai pas plus loin.

Et puis je réfléchis. Je n'ai pas à me faire dicter ma conduite. Ce sont des émotions que j'ai en moi, que je

souhaite exprimer. En postant le second billet, je sais que j'irai jusqu'au bout, quoi qu'il arrive.

Alors, je continue. Mon personnage, mon moi a pris le dessus. Je suis devenu un simple lecteur. J'observe sa vie. Afin de rendre l'histoire crédible, j'interroge du personnel médical, je lis de nombreux livres de témoignages sur la mort d'un proche. L'un raconte un décès chez une personne bouddhiste. Deux autres se passent dans des milieux très catholiques. Je lis deux livres de Gabriel Ringlet, j'étudie un manuel à l'usage des personnes confrontées professionnellement au deuil. Je passe une soirée à interroger une infirmière spécialisée dans les soins palliatifs et j'en tire des expériences, des dizaines d'anecdotes comme le mariage, le bénévole qui apporte un accompagnement spirituel, la pudeur du malade face à sa famille.

Tout est vrai. À l'exception de la blague de mon personnage, sa fausse mort, qui est un fantasme personnel, tout est véridique. L'histoire de D... m'a été racontée par son banquier, qui a du gérer les soucis financiers de son épouse. L'histoire de R... me fut confiée par une infirmière. La détection, l'annonce et l'évolution de la maladie de L... sont elles-même calquées, au jour près, sur un cas existant de cancer du cerveau. Certains commentateurs sur le web se découvrent soudainement experts

en oncologie et dénoncent l'impossibilité de mourir si vite sans symptômes, l'irréalité d'un médecin qui donne une échéance précise. D'autres soutiennent qu'il s'agit d'un texte militant pour ou contre l'euthanasie.

Et si je vous racontais cette anecdote d'une personne arrivée aux urgences pour un mal de dos et décédée d'un cancer du poumon une semaine plus tard ? Ou celle de cette échéance de trois mois annoncée maladroitement par le médecin par téléphone ? Si je vous disais que, dans mon pays, l'euthanasie est parfaitement légale et acceptée, que j'ignorais qu'elle ne le fut point en France ?

Après les deux premiers jours, je pense avoir épuisé le sujet. Il n'y aura plus rien à dire. Quand l'inspiration me manquera, L... mourra. Mais il refuse. Pour survivre, il me dicte des idées, des phrases dont je ne suis plus que l'interprète. Pendant un mois, je vis avec L..., il est moi et je suis lui. J'ai parfois du mal à faire la part des choses, je me sens triste, une boule se forme dans ma gorge à des moments inattendus de la journée. Ses réflexions me bouleversent, me font relativiser. Parce que je voulais pousser la logique jusqu'au bout, L... était condamné, pas de happy end possible. Il devait mourir trois ou quatre jours avant l'échéance fatale. Il parvien-

dra à la repousser de deux jours avant d'arrêter d'écrire et de me laisser, moi aussi, dans l'expectative.

Je comptais publier un message décrivant le projet à l'arrêt du blog. Mais la création a dépassé son concepteur. L'ampleur du phénomène a échappé à mon contrôle. Ce projet était personnel, je ne souhaite pas le transformer en vitrine promotionnelle pour ma petite personne.

Néanmoins, j'estime important de laisser une porte ouverte. Je crée une adresse mail anonyme que je place dans le dernier billet. Cet élément n'était pas prévu, pas logique mais, pour une fois, j'ai pris la bonne décision.

En quelques jours, ce sont plus de 600 courriels qui arrivent dans ma boîte et je continue à en recevoir une grosse dizaine par jour. Sur cette masse de messages, deux se révèleront franchement négatifs et trois entièrement neutres. Quand au reste, jamais je ne me serais attendu à cela.

Ils me racontent des vies, des instants, des émotions. Un tel me confie son désespoir à la mort de son père et puis son progressif retour à la joie de vivre. Un couple m'annonce, suite à la lecture du blog, s'être réconcilié et considérer leur relation sous un autre jour. Une dame

me raconte avoir commencé à prendre des leçons de piano, rêve trop longtemps refoulé. Des personnes de toutes les religions m'envoient, avec respect et humanité, ce simple mot : « Merci ». À la lecture de tous ces messages, les larmes me sont souvent montées aux yeux.

J'ai trompé le monde avec une fausse histoire ? Mais la toute grande majorité de ceux qui m'écrivent ne sont pas dupes. Ils me disent « Condoléances si cette histoire est vraie et merci à l'écrivain si ce n'est pas le cas ». Et si certains m'en veulent, considèrent que c'est un manque de respect pour les personnes malades, je leur répondrai : « C'est le plus bel hommage dont j'étais capable ».

Beaucoup ont demandé une version plus durable de cette histoire. Il n'est pas dans mes moyens d'imprimer un livre papier mais j'ai décidé de créer ce livre électronique, auquel j'ai ajouté une série de petites nouvelles que je vous invite à découvrir maintenant. J'ai intitulé ce recueil « C'est la vie ! ». Parce que vous m'avez fait confiance, parce que nous avons partagé ces moments, je vous le confie. Je vous laisse le lire et le partager autour de vous.

Merci pour votre attention durant cette lecture, merci pour vos messages, merci pour avoir partagé avec moi les émotions de L.... Je vous souhaite une merveilleuse seconde vie.

Lionel Dricot, 16 juillet 2013

Cette page est volontairement laissée vide

**C'est la vie !**

Cette page est volontairement laissée vide

# Pré en bulles

J'aime raconter des histoires.

Des histoires de fées ou de cosmonautes, de monstres attendrissants ou de vampires solitaires. J'aime lorsque, sous les touches du clavier, se crée un récit, une aventure. Mais la vie n'est-elle pas en soi une aventure ? Ne sommes-nous pas confrontés tous les jours à des situations étonnantes, à des retournements inattendus ?

La majorité de ma production littéraire se classe certainement sous l'étiquette science-fiction, fantastique ou merveilleux. Néanmoins, il m'arrive d'écrire de courts textes à vocation réaliste. Je publie ces extraits de vie sur mon blog, sans me préoccuper outre mesure du résultat, parfois sans même me relire. Et puis j'ai pensé à vous et j'ai décidé de les regrouper dans un format pratique, agréable. Cela n'a pas été facile, rares sont chez moi les textes qui ne versent pas immédiatement dans l'imaginaire.

Si vous suiviez mon blog depuis le début, vous pourriez être déçu par le manque de matériel original. Mais au bout du compte, j'ai moi-même été surpris par cet assemblage. En mettant bout à bout ces billets de blog, j'ai découvert que ces fragments de vie racontaient une

histoire. L'histoire d'une vie. Pas particulièrement la mienne mais une vie où, je pense, nous nous retrouvons tous un petit peu. Une vie faite de rires et de larmes, d'amusement et de tristesse, d'observations et d'émotions. Au fond, un peu comme toutes les vies.

J'ai toujours été très pudique avec mes écrits. Écrire, c'est se dévoiler, se mettre à nu. Il faut de la confiance, de la complicité. Si vous me lisez aujourd'hui c'est que, quelque part, vous partagez mes émotions, vous êtes mes amis. Merci !

Chapitre

# Le combat quotidien

Noir ! Au loin, une faible lueur semble briller. Loin, tellement loin. À des années-lumière. Je tente vainement de tendre mon bras mais l'étau se ressert autour de moi. Ma respiration s'accélère, tout mon être est emprisonné dans de reptiliens anneaux sauvages qui m'enserrent, me compressent.

– Rhaaaa !

Je pousse un râle de violent désespoir, je me débats et finis par m'affaisser, vaincu, replongeant dans les ténèbres apaisantes de l'oubli. Mon corps, paralysé, m'abandonne. Je flotte.

– Laisse-toi aller ! semble me murmurer une voix. Laisse-toi aller juste quelques minutes. Ta lutte t'a épuisé, respire doucement, de plus en plus doucement...

Une douce chaleur me pénètre, la lueur s'éloigne, je me sens si bien, je m'enfonce...

– Noooooooooon !

Dans un effort surhumain, j'ai bondi. D'une contorsion violente, je délivre mes bras et arrache en hurlant mon indomptable couette sauvage. Mes tempes bourdonnent, mes paupières papillonnent.

– Merde, je me suis rendormi, déjà huit heures ! Allez, une bonne tasse de café bien fort et zou...

Blottie dans un coin, humiliée, la couette ne s'avoue pas vaincue. Je la sens, je l'entends :

– Prends-moi dans tes bras, juste quelques minutes.

Pose ton visage contre moi. Quelques secondes seulement... Nous étions si bien tous les deux.

Une pointe de sueur perle sur mon front. Je me concentre, je dois résister jusque ce soir. Mon esprit dérive déjà. Résister. L'adrénaline ! Voilà la solution, l'adrénaline ! Je tourne la tête vers le réveil.

– Par toutes les galaxies, 8h27 ! Aaaaah ! Nom d'une pipe en écume !

– T'as le temps, tu ne dois pas être au boulot avant 8h30, me souffle la couette mais je ne l'écoute déjà plus. J'ai vaincu !

La brosse à dents dans une main, je saute un pied dans la (mauvaise) jambe du pantalon, l'autre dans une chaussette dépareillée tout en procédant à l'incantation de victoire rituelle :

– Une bonne tasse de café bien fort et zou...

*Le 13 juillet 2009*

Cette page est volontairement laissée vide

*J'avoue, c'est un peu facile. Il faut bien un début à tout. Tellement d'entre nous se retrouvent dans ce petit texte que je n'ai pas pu résister. Le sujet était trop tentant. Nous le vivons tous les jours et, pourtant, durant la journée, cela nous semble lointain, incongru. Ce soir, promis, je me couche tôt et je me lève tôt. Si si, promis juré.*

*Il est vrai que la mémoire humaine possède une étrange faculté : celle d'oublier ou de rendre négligeable les événements les plus traumatisants, les plus catastrophiques. Nous oublions vite ce que nous avons enduré et, parfois, cela nous conduit à minimiser la souffrance de ceux qui nous suivent.*

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# Angoisse

Je respire un grand coup et regarde par la fenêtre. Les nuages poursuivent leur marche paisible dans l'océan azuré, les oiseaux chantent, une brise agite les grands bouleaux à la limite de mon champ de vision. Chaque arabesque dans le bois des poutres de mon plafond me semble soudain tellement passionnante, presque vivante. La nature semble si belle, si calme. « Prends-la en exemple ! » me dis-je en tentant vainement de contrôler les palpitations de ma poitrine.

Une idée géniale me vient. Ce serait super de la réaliser. Mais je ne peux pas. Je ne peux pas. Après, oui après. Je

vais faire des grandes choses dans ma vie. Après. Après. Calme-toi.

Le grondement sourd d'un avion sur le point d'atterrir me parvient. Et s'il s'écrasait ? Et s'il tombait sur la maison ? Devant mes yeux les murs s'écroulent, les fenêtres explosent, je cours. Un tremblement de terre secoue le sol, comme si l'avion n'avait pas suffi ! Tout le voisinage tremble, les bâtiments s'abattent, des hurlements retentissent. La peau écorchée, je cours pour sauver ma vie, tout en demeurant étrangement calme. Les cadavres de mes voisins jonchent le sol et je tente de venir en aide aux survivants. Parmi les râles et les cris, je dégage un bras désarticulé. Je tombe, je me sens emportée...

J'ouvre les yeux. Par la fenêtre, j'aperçois l'avion continuer son chemin. Dommage. Mon estomac se tord en tout sens, mes mains tremblent. Et quand tout sera fini, je pourrai enfin faire tout ce dont j'ai envie.

Demain, je prendrai la route. Je me vois en train de conduire, stressé, les mains moites. La voiture devant moi freine trop vite. Je lui rentre dedans. Je sens ma tête projetée dans l'airbag. Second choc. La voiture derrière moi m'emboutit. Des millions de sons, de coups. Carambolage gigantesque. Malgré mes jambes cassées,

j'ai juste la force de ramper vers le bas-côté avant l'explosion générale du camion citerne qui était derrière. Autour de moi tombent des morceaux de chair brûlée, des membres déchiquetés. Je suis grièvement blessé. Mais vivant. Tellement vivant. Au loin une sirène retentit. Je peux fermer les yeux.

Sur mon bureau mes mains tapotent et tournent machinalement les pages, mes yeux lisent mais mon esprit ne le sait pas. Je sais bien que demain j'arriverai sans encombre à destination. Pas d'accident à redouter, tout se passera bien. Malheureusement.

Le soleil se couche. Déjà ? La nuit ! Ma dernière nuit ! Plus que 12h ! Je décomptais les jours et voici que je décompte les heures. Et je n'ai encore rien fait, rien... Mon estomac se révolte, le goût amer de la bile m'envahit, mon échine se glace.

Demain, j'ai examen.

Cette page est volontairement laissée vide

*Ce texte est dédié à celles et à ceux qui ont vécu le stress des examens, des mois de juin ensoleillés synonymes d'enfermement dans une chambre. Pour unique soutien, ils ne reçoivent que des « Moi aussi je suis passé par là, c'est pas la mort ».*

*Si, c'est la mort.*

*Avant un examen, je pouvais parfois être malade au point d'en vomir de stress. Aujourd'hui encore, des années après mes derniers examens, durant les mois de décembre et juin il m'arrive de rêver que j'ai examen le lendemain, que je n'ai pas étudié. Peut-être est-ce de cette manière que les examens*

*nous préparent à entrer dans le monde, à franchir cette invisible frontière entre l'innocence et la responsabilité.*

*Et lorsqu'il est confronté à l'angoisse, lorsqu'il a l'impression de ne plus avoir le contrôle, la tendance est forte pour l'humain de céder à l'irrationnel, de remettre son destin entre les mains d'une quelconque transcendance...*

## Chapitre

# Prière

Parfois, la nuit, j'ai peur.

J'entends les branches craquer, des millions d'insectes purulents grouillent autour de moi, des monstres hurlent dans l'obscurité, des fantômes me frôlent, me glacent. Un monde mystérieux et hostile m'entoure. J'ai peur.

Qui pourrait me rassurer ? Qui puis-je implorer ? Je suis seul...

Alors je lève les yeux vers les étoiles, ces gigantesques boules de gaz qui se consomment dans l'infini du vide. Je pense à la terre, minuscule, sur laquelle je me tiens et qui tourne vainement dans le néant le plus abrupt. Sur cette planète, je touche les arbres, les feuilles. Chacun est composé d'un million d'atomes, d'un milliard de particules issues de processus complexes qui ont mené à la vie. Soudain, il n'y a plus de mystère, plus de bien, plus de mal, plus de jugement, plus de peur, plus de crainte. Il n'y a que le fruit d'un milliard de hasards dans un univers parmi des millions. Et sur une fraction infime d'espace, après un temps infiniment long, il n'y a plus que moi, seul avec mon angoisse au milieu de l'infini, poussière parmi les poussières, minuscule parmi les atomes.

Je pense à l'univers et au vide qui m'entoure, au néant d'où je suis issu et qui m'attend dans si peu de temps.

Alors, les ombres se rétractent, les dieux et les spectres disparaissent, les superstitions s'évanouissent, les rites et les craintes se ridiculisent.

Je me retourne et m'endors paisiblement, émerveillé, rassuré, le sourire aux lèvres.

Parfois, la nuit, je parle aux étoiles...

*Le 3 juillet 2007*

Cette page est volontairement laissée vide

*Heureusement, les examens ont une fin. Alors que tout est joué, que notre sort est entre les mains des correcteurs, de vieux réflexes animaux maintiennent notre corps en état de stress.*

*Ce qui est particulièrement étonnant c'est de voir à quel point la réussite d'un examen nous semble primordiale. Échouer serait une catastrophe absolue, la destruction de toute notre vie. Rien ne compte plus que d'obtenir un diplôme.*

*Il faut parfois des années avant de relativiser...*

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# La proclamation

– On peut venir assister ?

– Non !

Ma décision était ferme et sans appel. Je savais ce que représentait cette journée pour mes parents mais je voulais rester seul. Des années de privations, d'économies pour que leur fils unique ne manque de rien et puisse étudier dans les meilleures conditions. Je leur étais très reconnaissant, ce titre je leur devais et j'en étais conscient. Mais cette proclamation solen-

nelle, je voulais la vivre seul, isolé. Je sentais le souffle familier du stress monter doucement, établir calmement ses quartiers dans mon estomac. Certes, ce n'était qu'une gêne, une simple sensation, mais je savais ce que cela signifiait pour les heures et les minutes à venir.

J'ai toujours eu horreur de ces proclamations où l'on guette son nom avec espoir. Et puis, au fur et à mesure, l'espoir diminue, on veut y croire mais on sait bien que l'on aurait dû être cité avant, bien avant. Si on a la chance d'être cité, on a peur d'avoir mal entendu, on se tourne pour chercher un regard rassurant auprès de son voisin : « Oui, c'est bien toi qu'on a cité, félicitations ! ». Tout simplement ignoble. J'en fais parfois des cauchemars la nuit.

Je pris une profonde inspiration, fermai les yeux quelques secondes et introduit la clé dans le démarreur de la voiture. Je tournai un coup, deux coups.

— Non, pas aujourd'hui, pas la batterie.

Je serrai les dents et ressortit en criant à mon père d'amener ses pinces et sa voiture. Comme si le stress actuel ne me suffisait pas.

Au bout d'un quart d'heure, le vrombissement du moteur se fit entendre et je partis en trombe. Du moins jusqu'au coin de la rue. Devant moi, sur la route à une

bande, un tracteur avançait calmement en remorquant un convoi de foin.

– Nom d'une pipe, je les aurais tous eu !

Quand je pus enfin doubler l'engin, c'est avec inquiétude que je consultai ma montre. Il n'était plus question d'être à temps pour le début de la proclamation. Et si j'arrivais pendant le discours de clôture, comment savoir si j'avais déjà été cité ou pas ? Quel stress affreux ! Ce système de proclamer les nouveaux docteurs et de ne pas citer ceux ayant échoué est absolument éprouvant. Et ce foutu Numerus Clausus qui intervenait après 7 ans d'études. Ne pas être cité signifiait donc non seulement l'échec d'une année mais aussi l'interdiction de se représenter. Certes, on pouvait éventuellement tenter la passerelle vers la dentisterie ou la médecine vétérinaire, mais cela revenait malgré tout à mettre un paquet d'années à la poubelle. Système de merde. Études de merde. Tant pis, si j'échoue, je pars comme mercenaire en Angola. Marre.

Normalement, je devrais être proclamé. Il n'y a pas de raison. J'ai toujours été parmi les meilleurs, les plus assidus, les plus travailleurs. Mes parents méritent bien ça. Ils ne veulent pas le montrer ni se l'avouer, mais je sais qu'ils sont inquiets. Très inquiets. Mon père est sous calmants depuis le début de ma dernière session

d'examens. Ils ont tout fait pour que leur fils soit proclamé docteur. Rien que pour ça, je me dois de réussir. Et puis, j'ai tout donné pour ces études. Sauf cette année, la plus importante. Ras-le-bol, la motivation n'était plus là. Les stages étaient bien plus passionnants que les examens théoriques. Plus moyen d'étudier, j'ai perdu la main. Pourvu que cela me coûte pas ce foutu diplôme...

Un coup d'oeil à ma montre : la proclamation va commencer. Je le sais, il n'ont jamais de retard pour ce genre de choses. Avec tous les préliminaires académiques, le discours que tout le monde est trop stressé pour écouter et un coup de pouce de l'ordre alphabétique, je serai juste à temps pour entendre les « z ». Enfin le « z », je suis le seul. Arthur Zanelli. Je crois que je n'aurais jamais été aussi heureux d'entendre mon nom en dernier !

Le président du jury monta solennellement sur l'estrade vêtu de sa toge académique.

— Mesdames et Messieurs, avant de passer à la proclamation des résultats et de la remise des titres de Docteurs, je tiens à rappeler brièvement les devoirs d'un médecin et les défis auxquels vont être confrontés les nouveaux médecins dans la société actuelle...

Argh, le stress me noue la gorge, je tousse, je sens la bile remonter dans mon oesophage, je vais vomir. Mes mains moites glissent sur le volant. Je suis en conduite automatique sur cette route parcourue des milliers de fois en 7 ans. Je souffle, je souffle. Ma déglutition est difficile. Ce n'est qu'une proclamation après tout !

La voiture semble vibrer. Pourtant je n'ai pas pris le tournant trop vite, c'est bizarre. Je sens mes roues arrières perdre de l'adhérence. C'est étonnant, il n'a pas plu. Mais, mais... l'arrière chasse, je risque le tête-à-queue ! Instinctivement, je contrebraque, comme je l'ai vu faire dans les films, l'arrière repart dans l'autre sens, la route descend, réaccélérer pour regagner de l'adhérence. La pente. La voiture est perpendiculaire à la pente. Il faut que j'évite le tête-à-queue. Si jamais j'ai un accident, je serai en retard à coup sûr !

— Je vous remercie de votre attention. Maintenant, je vous prie de vous lever et de vous découvrir, nous allons passer à la proclamation.

J'ai contrebraqué trop tard, la voiture tourne, derrière moi, un camion arrive. Je suis à contresens, le chauffeur m'a vu, il freine, ma voiture tourne, je dois la diriger vers le bas-côté, je vais être en retard. Est-ce que je vais être proclamé ?

— Au nom des pouvoirs qui me sont conférés, je déclare ouverte la session de proclamation des Docteurs en médecine de l'université. Messieurs Allebois Charles, Amaury Jean, Mademoiselle Bardon Émilie...

Je donne un coup d'accélérateur pour tenter de mettre la voiture presque immobilisée à l'arrêt sur la seconde bande. Sinon, le camion n'aura pas la place pour s'arrêter. Il s'est écoulé près de 10 secondes depuis ma perte de contrôle, ma voiture a fait un tour et demi et pourtant j'ai l'impression d'avoir fait des dizaines de tours pendant des heures. Le camion freine, je vois la grimace du chauffeur, je suis extraordinairement calme. Un coup d'accélérateur et je suis sur la bande de gauche, j'évite le camion de justesse et je suis à l'heure pour la proclamation. Mais le second camion qui double le premier ne freine pas du tout lui. Il ne m'avait pas vu. Je vois tous les détails du radiateur. Là, c'est certain, je vais devoir aller au secrétariat pour savoir si j'ai été proclamé. Je suis en retard, le stress n'est pas près de finir. Le choc fait un bruit auquel je ne m'attendais pas. Un goût de sang et de métal envahit ma bouche. Je déglutis bizarrement. Ai-je hurlé ? Le choc continue. Soudain, je ne vois plus rien.

– Mesdemoiselles Charlebois Céline, De Bossu Séverine, Monsieur De La Vallée Jérôme, Mademoiselle Dubois Charline...

Je vois toujours le noir. Partout le noir. Une sirène hurle. Sans doute l'ambulance. Que vont dire mes parents si je ne suis pas proclamé ? J'essaie de parler mais où est ma bouche ? Je pense très fort : « Dîtes à mes parents que je vais d'abord au secrétariat et que je les appelle ensuite ». M'a-t-on entendu ? C'est bizarre, mais je ne sens plus trop le stress. En fait, je ne sens plus trop mon corps. Suis-je à l'envers ? Je ne sens plus le noeud de mon estomac. Je ne sens plus rien.

– ... ainsi que Monsieur Arthur Zanelli sont élevés au titre de Docteur en médecine. Ceci clôture la session de proclamation des Docteurs en Médecine. Je vous remercie. Un tonnerre d'applaudissement envahit la salle. Des visages souriants s'embrassaient, exultaient. D'autres regardaient le sol fixement, se frottant les mains nerveusement, l'oeil humide.

Je suis bien, merveilleusement bien là. Je devrais stresser mais ça fait tellement du bien. J'avais oublié ce que ça faisait de ne pas stresser. Il suffit de se laisser aller, doucement... Tout doucement...

DZZZ DZZZ DZZZ

– Il a un GSM qui sonne dans sa poche, arrête-moi ça, c'est affreux !

– Je vais le couper. C'est un sms qui dit simplement « Alors ? » et c'est signé « Maman ».

– Il ne risque pas de répondre, il n'y a plus rien à faire. Pauvre femme, quand elle va apprendre...

L'ambulancier jeta un drap sur le corps ensanglanté et alla éteindre la sirène qui continuait son lancinant vacarme.

*Le 9 septembre 2006*

*L'inspiration de cette histoire est évidente pour toute personne ayant eu à attendre la proclamation de ses résultats. Lorsque j'ai été élevé au titre d'ingénieur, j'ai d'ailleurs connu une bouffée d'angoisse. En Belgique, l'obtention officielle d'un titre se fait de manière orale et par ordre alphabétique, comme décrit dans le texte. Mais le professeur chargé de proclamer oublia mon nom. Mon visage devint blanc, mon ami Bertrand qui était à mes côtés m'a serré le bras en signe de soutien. Puis, clôturant la proclamation, le professeur revint en arrière dans ses feuilles et ajouta : « J'oubliais Lionel Dricot ».*

*Quelques jours plus tard, alors que le stress était retombé, ma voiture dérapa sur une flaque d'huile alors que je mon-*

*tais sur l'autoroute et se lança dans un tête à queue. Je réussis à rattraper le véhicule et à le jeter sur le bas-côté, dans l'herbe. Lorsque je revins chez moi, je tremblais encore d'émotion et j'écrivis « La proclamation ».*

*Involontairement, cette nouvelle a trouvé un écho particulier auprès d'une partie de ma famille. Aussi, rétrospectivement, je tiens à dédier ce texte à mon cousin Thomas, étudiant, disparu dans un accident de voiture, ainsi qu'à son frère et à ses sœurs.*

Chapitre

# La vie est trop courte

Les pessimistes disent que la vie est une épreuve. Les optimistes, au contraire, soutiennent que tous les bonheurs valent bien quelques petits problèmes de temps en temps. Moi je maintiens que la vie est simplement deux fois trop courte.

Déjà vingt-huit ans ! Le temps passe et il me reste tant à vivre, tant à apprécier. Tant de tant mais si peu de temps. Regarder un paysage et souhaiter que cette seconde dure l'éternité. Ou souhaiter que l'éternité ne

deuxième dure que cette seconde, je ne sais pas. J'aime la vie. J'aime sentir le vent souffler sur mon visage. Voir son sourire envahir la pièce au rythme des remugles enivrants de son parfum capiteux. Fermer les yeux, respirer. Me blotir en pensées dans ses grands bras confortables. Le monde est beau et je l'aime.

Un rayon de soleil vient frapper ma fenêtre crasseuse et berce les chants d'oiseaux qui me parviennent de l'arbre, l'unique arbre que je puisse voir depuis ma chambre. Je me sens joyeux, chaque bouffée d'oxygène est comme une gorgée du plus pétillant des champagnes. Lorsque je me laisse un peu aller, lorsque les noirs cafards viennent tisser leur cocon dans les méandres de mon désespoir, une gorgée d'eau me rappelle immédiatement les délices de l'existence. J'aime l'existence. J'ai épousé la vie et nous voilà unis jusqu'à la mort. Logique non ?

J'aime regarder les étoiles briller dans le ciel le soir, j'aime le bruit des chutes d'eau perdues au fond des forêts équatoriales. J'aime le crépitement du feu de bois comme j'aime entendre les premiers accords de Smoke On The Water sur une vieille radio dans un bar perdu au bout du monde, enfin juste un peu avant, au fond sur la gauche.

Quelques fourmis disputent une miette de pain aux mésanges charbonnières. J'aime les mésanges. Elles sont belles. J'aime regarder les fourmis aussi, c'est passionnant. Un brin d'herbe, c'est l'univers. On peut passer sa vie à le contempler, à l'étudier avant de se rendre compte qu'il y a une deuxième face. Encore mieux ! Encore plus de choses. C'est génial la vie, non ?

Oui, j'aime la vie.

- Bonjour Alex. Je viens t'apporter ton repas. Comment te sens-tu aujourd'hui ?

Ça c'est Betty. Elle est très gentille et plutôt bien roulée. Si vous voyez ce que je veux dire. Je lui réponds comme toujours depuis six ans par un borborygme que j'espère expressif.

— Beeeeeeeeeeeeeee.....

Je l'entends venir derrière moi. Elle fait pivoter le fauteuil sur lui-même. La fenêtre disparaît de mon champ de vision mais j'y gagne. Betty dans sa blouse de travail, croyez moi, c'est autre chose que les mésanges.

– Oh Alex, tu baves, fait-elle d'un air contrit.

– Beeeeeeeeeeeeeeee.....

Oui, je bave. Tu pourrais aussi me redresser la tête Betty chérie ? Elle a glissé ce matin et je ne vois plus que la moitié de la fenêtre.

– Attends, je vais t'essuyer ça avant de te donner à manger.

Elle sort son mouchoir et se penche pour essuyer le coin pendant de ma mâchoire. Pendant qu'elle s'occupe de moi, mon regard plonge dans une seconde d'éternité absolue, l'archétype même de la félicité béate : l'illustre décolleté de Betty.

– Beeeeeeeeeeeeeeee.....

La vie est belle. J'aime la vie.

*Lillois, le 17 mars 2009.*

*Ce jour-là, je revenais chez moi en voiture alors que je venais d'apprendre le suicide d'une connaissance et de consoler ses amis.*

*J'ai eu envie d'écrire, de résister face à ce genre de drames. Alors que je roulais, l'histoire est venue naturellement et s'est imposée dans mon esprit. Arrivé devant mon ordinateur, je n'ai eu qu'à la coucher dans Pyroom. Une histoire que je trouve drôle, une sorte de pieds de nez au malheur et à la mort. J'aime bien cette histoire et je la dédie à toutes les personnes qui, en dépit de leur handicap, croquent la vie à pleines dents.*

*Mais la vie continue. Une fois les examens terminés, les proclamations achevées, place à l'été et à son cortège de drames. Les esprits s'échauffent et il n'est pas rare de voir une recrudescence de crimes de sang...*

Chapitre

# Meurtre dans la nuit

Lentement, je sens l'adrénaline refluer, mes muscles se détendre. Tout en contemplant le sang qui s'étale sur le mur, mon visage se crispe en un rictus nerveux. J'ai vaincu. J'ai tué.

J'admire mon œuvre. Le cadavre affreusement mutilé gît à mes pieds. Certains membres ont même été arrachés, l'abdomen semble avoir explosé, répandant viscères et fluides.

Naïvement, on pourrait croire que j'éprouverais du remords ou du dégoût. Au contraire, la mort fascine, captive. Je ne peux détacher les yeux de ce corps qui, il y a quelques secondes à peine, abritait la vie. J'exulte, je jouis de ces répugnants instants où le sang de ma victime se mélange au mien dans le creux de ma main.

M'arrachant à la jouissive contemplation, je tente de me reprendre. Il faut nettoyer tout cela. Faire disparaître les traces. Regagner innocemment mon lit. Mais rien ne peut effacer cette satisfaction sadique qui orne le coin de mes lèvres, cette saveur d'une aube triomphante après une longue nuit de lutte acharnée.

Le voilà mort, enfin ! Écrasé, atomisé. Saleté de moustique !

*Lillois, 12 juillet 2011*

Chapitre

# Palavas les bains de pieds

Il est 7h.

Il est 7h, les retardataires reviennent de la plage, la peau brûlée par le sel et les embruns, les sandales crissantes de sable sur le macadam du trottoir, qui un ballon gonflable sous le bras, qui un matelas pneumatique, un parasol ou le dernier Mary Higgins Clark.

Slick. Slick. Le couinement des tatanes rythme le pas de la petite armée en slips de bain et casquettes aux couleurs d'écuries de formule 1. Dans le lointain, le chuinement ininterrompu des douches se mêle aux senteurs de jasmin, de gasoil et de crème solaire refroidie.

Le bar commence à se remplir. Un cocktail orné d'un parasol en carton à la main, chacun affiche un visage rouge vif surmontant un t-shirt trop étroit, les cheveux encore collés par la douche. Les enfants, vêtus de vareuses de football et les cheveux dressés par le gel, se poursuivent en riant au milieu des blagues grasses et des jeux apéritifs. Gérard, éternel bout-en-train, fait rire l'assemblée en se lançant dans une imitation du maître nageur, deux cacahouètes dans les narines et des carottes râpées dans les oreilles. Sacré Gérard. Chaque année la même chose. Et dire que, durant le reste de l'année, il est contrôleur des contributions.

Quelques adolescents, l'air blasé et entendu, font semblant de flirter sur les transats de la piscine et se donnent des conseils à propos de la vie sexuelle qu'ils n'ont pas encore. D'un oeil faussement distrait, ils lorgnent vers la discothèque où, ce soir, ils espèrent bien conclure avant l'heure limite imposée par maman.

L'atmosphère embaume un florilège d'eaux de toilette, les grillons se mettent à chanter. Dans les parterres, les lampes se sont allumées et les arroseurs automatiques emplissent l'air de leur staccato. Quelques couples d'habitues ont déjà pris possession des chaises en plastique les mieux situées pour assister à la soirée danses folkloriques. La même soirée à laquelle ils assistent chaque année depuis les 17 ans qu'ils viennent en vacances ici. Ensemble, ils critiquent la propreté, l'organisation et les autres clients, tombant tous d'accord que ce n'est plus pareil, qu'avant mon bon monsieur, on ne se serait pas permis tout ça !

Sur le terrain de pétanque, le gros Marcel est encore torse nu, dégoulinant de sueur. Acharné, il continue à s'entraîner pour le tournoi de demain, évaluant d'un air professionnel et connaisseur les boules et la consistance du terrain. Son ventre proéminent cache son mini short poussiéreux. C'est vulgaire, choquant.

Certes, il y a moins d'une heure, tout ce petit monde se trémoussait avec un minuscule triangle de tissu pour tout vêtement mais là il est 7h. Il est 7h et tout le monde arbore fièrement sa chemise hawaïenne et son pantalon en skai.

Il est 7h, le camping s'éveille.

*Waterloo, le 18 août 2007*

*Ce texte est né lors d'un passage à Palavas-les-flots, dans le sud de la France. Mon carnet en main, j'observais, notant distraitement ce que j'observais autour de moi.*

*Les notes, agrégées aux souvenirs de mon enfance, ont fini par former une caricature gentille de cette période tellement particulière de l'année que sont les vacances. On oublie souvent à quel point les vacances sont, pour les enfants, une épreuve émotionnelle. Les premiers jours, les enfants doivent s'intégrer dans un milieu qu'ils ne connaissent pas, rempli d'inconnus. Et, à peine habitués, les amitiés à peine nouées, il est temps de repartir, d'abandonner.*

*Enfant, je collectais les adresses de mes camarades de vacances. J'ai même correspondu, par lettres papiers, avec une amie grecque et un ami hollandais. J'ai même été quelques fois en visite chez des amis de vacances qui habitaient la même région que moi. Mais, au final, ils ont tous disparu dans le tourbillon de la vie...*

## Chapitre

# Adieu

Dans un bruissement de liquide, mon corps s'extirpe une dernière fois de l'eau translucide. Mes mains mouillées supportent sans peine la chaleur de l'échelle métallique brûlée par le soleil. Je pousse un soupir. Une dernière fois. Si seulement je pouvais prolonger cet instant. Rester une heure de plus seulement. Dieu, je vous en supplie, arrêtez le temps !

D'un regard je contemple les margelles, les palmiers, le bar, à présent si familiers. Une dernière fois.

J'attrape ma serviette reposant sur une valise entre deux transats. En m'essuyant je constate avec satisfaction la couleur sombre aux reflets dorés de mes bras. Le maillot mouillé me colle aux jambes mais je dois me sécher. Il ne me reste plus qu'une demi-heure pour sécher. Je me dirige vers les toilettes du bar pour me changer, j'ai déjà remis la clé de mon bungalow. Mon bungalow, mon bungalow à moi et à moi seul, fidèle complice de ces deux semaines de luxure, de fêtes et de grasses matinées. Mon bon vieux bungalow que j'aperçois déjà envahi par un couple d'Allemands. Tu vas me manquer. Si seulement je pouvais rester un peu plus longtemps, juste quelques instants près de toi. N'y a-t-il donc point de dieu pour réaliser un miracle ? un petit et court miracle ?

Je reviens vers la piscine. J'ai perdu l'habitude des habits européens. Le pantalon long est lourd et raide contre mes mollets brûlés au sel, au chlore et aux coups de soleil. Benoît et Nina, un couple de Français très sympathique, me font un sourire nerveux. Ils savent que, demain, leur tour viendra. Karolijn, une pétillante hollandaise, se joint aux adieux. Nous avons échangé nos adresses, nos téléphones. Nous nous sommes promis de passer l'un chez l'autre, mutuellement juré des serments au nom d'une amitié plus forte que ce que nous n'avions jamais connu. Mais, au fond

de nous, nous savons que les petits papiers griffonnés se perdent, que nous n'avons déjà plus rien à nous dire, qu'une éventuelle retrouvaille un matin pluvieux de novembre révélerait des personnes pressées, grises, emmitouflées dans de gros manteaux et qui se marmonneraient un « on s'appelle un de ces quatre » sans conviction.

Nous le savons tous mais nous sourions car nous avons partagé des moments inoubliables. Les parties de volley, les soirées danses folkloriques, le bikini de Karolijn (et surtout ce qu'il y a en dessous, croyez-moi !). Je ne suis pas encore parti que déjà mes amis de vacances sont des souvenirs. Mon regard se perd sur le ciel désespérément dépourvu de nuage : dieu, fais-moi rester s'il te plaît !

Le vieil autobus arrive dans une odeur d'essence, de poussière et de transpiration. Le chauffeur, abrité derrière de grosses lunettes de soleil et une épaisse moustache, attrape ma valise et me fait monter sans égard à l'émotion du moment. Je m'assieds. Karolijn me fait au revoir de la main, Benoit et Nina sourient. Une étrange boule se forme au fond de ma gorge, mon sinus se plisse. Je tente de sourire mais sans conviction. De mon point de vue plongeant depuis le car, éclairé par le soleil de cette fin d'après-midi, Karolijn me semble sou-

dain plus belle qu'elle ne l'a jamais été. Dieu que cette femme est magnifique, arrête le temps tout de suite, je descends.

Je déglutis avec peine et envoie un baiser furtif au moment où la carlingue de l'engin se met à vibrer sous les assauts du moteur. J'ai redescendu sur mon nez les lunettes de soleil qui ornaient mes cheveux.

Durant tout le trajet je contemple le paysage qui défile sous mes yeux. Le dépaysement qui m'avait saisi à mon arrivée me semble maintenant habituel. En entrant dans l'aéroport surchauffé où l'air moite est vainement agité par de gros ventilateurs fanés, je suis traversé par une inquiétude. Moi qui me plaignais de la chaleur à mon arrivée, vais-je supporter le retour sous un ciel où le gris n'est percé que par les gouttes de pluie, le ciel se fondant dans un délicieux assortiment avec le trottoir, la rigole et la route ? Du gris et de la flotte ? Pitié seigneur, pitié ! Je t'en prie, exauce ma prière. Garde-moi encore un peu ici.

La grosse dame en débardeur jaune vif qui me précède dans la file pour l'enregistrement des bagages me prend soudain à témoin :

— C'est quand même scandaleux, vous ne trouvez pas ? Et par contre, pour ça ils ont de l'argent !

Je ne sais pas de quoi elle parle mais j'acquiesce silencieusement d'un distrait mouvement de tête. Je ne bronche pas plus lorsqu'elle tente d'expliquer en petit nègre à l'employé du comptoir que son petit-fils a perdu son passeport.

Le portique et la fouille intégrale révèlent que mon pantalon est pourvu d'une fermeture métallique faisant de moi un pirate de l'air potentiel. Et pourtant, je continue à sourire en m'asseyant sur le vieux banc en plastique à côté d'une échoppe proposant des tranches de mie de pain sous plastique. Je ne peux que penser à ce qui m'attend à quelques heures de vol d'ici : du gris et de la flotte, des embouteillages, des injures, des voisins de train qui n'accordent pas une seconde de leur précieux regard.

Ah mon dieu ! Je t'en supplie ! Dieu, écoute ma prière !

Et soudain, une voix caverneuse surgie de nulle part retentit. Forte, puissante, elle envahit l'espace. Je ne comprends pas bien mais oui ! c'est bien à moi qu'elle s'adresse :

— Mesdames et Messieurs, nous sommes au regret de vous annoncer que pour des raisons techniques l'avion XC-747 aura deux heures de retard.

*Juillet 2006*

*Ce texte est dédié à tous les Benoît, Nina et Karolijn, ces dizaines de visages qui s'effacent chaque jour de ma mémoire mais qui, durant une semaine ou deux, ont partagé avec moi des moments d'intense bonheur.*

*J'ai beau avoir tenté de nouer des liens, de conserver les contacts, rien n'y fait. La triste entropie de la vie a pris le dessus. Prenant conscience de cela, j'ai décidé de regarder la vérité en face et de refuser d'échanger mon adresse avec mes amis de vacances. Cruel mais réaliste. Car une fois les vacances finies, il est temps de passer aux choses sérieuses.*

*Nous vivons tous dans un cycle travail-vacances qui nous paraît sans fin. Mais si le temps nous était compté ? Et*

*si chaque seconde qui s'écoulait était éventuellement la dernière ?*

Chapitre

# Derniers instants

Tic, tac, tic, tac...

Les yeux fermés, j'entends les secondes s'égrener  
comme les grains de sable d'un monstrueux sablier.  
Mon esprit effiloche à grand'peine les dernières  
brumes d'un sommeil agité.

Tic...

Je n'ai encore rien entendu mais je le sens qui arrive, je le devine sans oser me l'avouer.

Tac...

Chaque seconde, chaque atome d'instant me rapproche un peu plus de l'inéluctable. Je l'ai toujours su et pourtant cela me semblait tellement loin, tellement irréel.

Tic...

J'ai entendu les pas dans le couloir. Cette fois-ci, ça y est, c'est pour moi. Je ne pourrai plus y échapper. Je me blottine en position fœtale comme pour me protéger, mes doigts s'agrippent à la couverture, imprimant la marque de mes ongles dans ma chair.

Le pas s'arrête, hésite un instant. Le souffle coupé, je guette le moindre changement, le moindre bruit. Et si ce n'était pas mon tour ? Et si j'avais encore quelques minutes de sursis ? Rien que quelques minutes !

La porte s'ouvre brusquement dans un fracas qui me semble assourdissant. Un rai de lumière blanche se pose sur mon visage et m'éblouit malgré mes paupières closes. Les pas s'approchent de mon lit, je retiens ma respiration, tétanisé.

Comme venu du fin fond de l'éternité, j'entends alors le si célèbre mais tant redouté :

– C'est l'heure !

Dans un dernier sursaut d'orgueil, je tente de résister, de retarder l'échéance fatale en arrachant quelques frêles moments de désespoir.

– Mmmm, encore 5 minutes...

– Non, debout, tu vas être en retard à l'école !

*Le 29 octobre 2007*

Cette page est volontairement laissée vide

*Une fois rentrés de vacances, nous pensons nous replonger dans le train-train quotidien, dans l'habitude. Mais pour certains, il n'y a pas de routine. Chaque pas est un danger permanent. Chaque seconde est une victoire. Et je ne parle pas des profiteurs, des exploités, de tous ceux qui viennent menacer notre petit confort.*

Cette page est volontairement laissée vide

Chapitre

# **Damned, l'm repéré !**

Nerveusement, je jette un œil autour de moi. Personne à droite. Personne à gauche. D'un bond félin je sors de la boutique et me glisse dans l'ombre d'un immeuble. J'ai le souffle court, la respiration saccadée. Il ne faut pas qu'on me voie.

Je regrette à présent. C'était une folie. Jamais je n'aurais dû. Je le sentais. Mais j'ai cédé et le résultat est là. Je dois à présent en subir les conséquences.

Je m'avance lentement en rasant les murs. Je tressaille soudain. Un couple ! Je ne les avais pas entendu venir. J'ai juste le temps de me cacher derrière une poubelle. Mon cœur bat la chamade, j'ai le souffle coupé. Ils ne m'ont pas vu. Heureusement.

Il faudra sans doute que je reste caché quelque temps. Mais tout d'abord, il faut que j'arrive à rentrer chez moi. Je vais éviter les rues fréquentées. Je regrette. Je n'aurais pas dû. Et pourtant, à chaque fois c'est pareil, j'aurais dû m'en douter.

Un carrefour. Plus question de me cacher. Il faut que je traverse. Je prends l'air le plus dégaï possible, je prends garde à ne pas fixer les automobilistes. Je suis sûr qu'ils doivent se poser des questions, je suis sûr que tout le monde me remarque, me dévisage. Mais si personne ne me reconnaît, j'ai peut-être une chance. J'aurais dû prendre un chapeau et des lunettes noires pour me camoufler un minimum.

Je suis dans ma rue. Encore une centaine de mètres et je serai à l'abri. La délivrance, la sécurité. Comme chaque fois en pareille circonstance, j'ai prévu des provisions en quantité, histoire de pouvoir rester enfermé à l'intérieur durant plusieurs semaines. Je suis presque chez moi, je marche d'un pas rapide, je cours presque,

c'est la partie la plus dangereuse. Ici, tout le monde me connaît...

Soudain, une main se pose sur mon épaule. Mon corps se fige. Un frisson me parcourt. Mes jambes s'effondrent sous moi tandis qu'une voix glaciale me vrille les oreilles :

– Salut Lionel ! Tiens, tu as été chez le coiffeur ?

*Le 20 octobre 2007*

Cette page est volontairement laissée vide

Chapitre

# Je suis un K.

Est-ce le monde qui est bizarre ou moi qui suis un K. à part ? Ma vie est simple, classique. J'ai beaucoup de chance. Surtout quand je la compare à d'autres.

Mon diplôme d'ingénieur en poche, une théorie de théories dans la tête, les dernières technologies au bout des doigts, un avenir radieux s'ouvre à moi. Pas besoin de chercher, je suis engagé avant même d'être sorti.

Génial.

Je touche donc un salaire pour rester assis à ne surtout rien changer d'un système qui se serait bien passé de moi. On appelle ça de la gestion de projets. Autour de moi, des dizaines d'ingénieurs attendent patiemment, dans l'ordre, 17h, vendredi et la pension. De temps en temps, l'un d'entre eux est vraiment trop bête et ennuie tout le monde. Comme on ne peut pas le virer, on le nomme chef. De mon côté, je coûte cher. Alors on me paye en essence illimitée. La société ne paye pas de taxes sur l'essence. Je perds donc en une fois mon innocence, ma motivation et mon intégrité écologique.

L'environnement, parlons-en! La société qui m'emploie a reçu un prix de la province pour ses mesures écologiques. Elle utilise des capteurs de mouvements pour éteindre et allumer automatiquement les ampoules. Des ampoules économiques. J'explique en rigolant qu'éteindre et allumer souvent des ampoules économiques est plus gourmand en énergie, tout le monde me regarde. En quoi est-ce bizarre, c'est écologique les capteurs de mouvement. C'est écologique les ampoules écologiques. Non ?

Rébellion!

Je plaque tout. Légalement, je suis donc chômeur. Pas d'inquiétude, je ne vais pas toucher d'argent vu qu'il

faut être chômeur depuis longtemps pour ça. Je dois malgré tout remplir des papiers, devenir demandeur d'emploi. Les organismes de l'état sont là pour aider les chercheurs d'emploi. C'est un gros réservoir de voix les chercheurs d'emploi. Alors on les bichonne, on les aide à faire des recherches.

On évite à tout prix qu'ils trouvent ! Sinon, ils ne seraient plus chercheurs d'emploi. On ne pourrait plus les aider. Des voix perdues aux prochaines élections, sûrement.

Alors je reçois des propositions correspondant à mon profil d'ingénieur. Fleuriste, étalagiste.

Je m'en fous. Le monde a besoin de moi. Je vais créer ma société. Je suis un entrepreneur. Je peaufine mon idée.

Pour ouvrir une société, il faut un compte en banque et un numéro de TVA. Le numéro de TVA nécessite le numéro de compte en banque. L'ouverture du compte nécessite au préalable un numéro de TVA.

C'est normal, mais j'y arrive quand même.

Entre temps, je dois certifier plusieurs fois par écrit que, non, je ne suis plus demandeur d'emploi. Certains

formulaire ne proposent même pas l'option « Parce que j'ai trouvé du travail ». C'est tout simplement impensable. Je suis un K. très particulier.

J'ai envie de tout plaquer. Mais j'ai déjà des petits clients. Ça va me faire vivre le temps que je développe un gros projet qui me tient à cœur.

Tenez, par exemple celui-là :

Faire l'optimisation du référencement d'un site web pour votre revente de noisettes bio livrées localement dans les homes pour personnes âgées ? Pas de problème. Mais est-ce vraiment nécessaire ? Votre site s'adresse à un public local, restreint et peu à même de découvrir votre service en surfant sur le web. À bon, c'est un subside départemental ? Alors d'accord.

Ou cet autre :

L'administration régionale vous finance un consultant qui va optimiser les chiffres de votre business plan ? Votre consultant a employé des tas de mots compliqués et a tout collé dans une présentation insérée dans un fichier tableur. Que suis-je sensé faire quoi avec ? Optimisez le site en rapport avec votre business plan ? Quel business plan ? Qui va acheter des glands

bios à trois euros pièces ? La préfecture, pour ses soirées de galas. Suis-je bête !

Non, mon projet n'avance pas. Pas le temps. Je dois faire des petites factures à droite et à gauche pour vivre. Bien obligé. J'ai l'impression de réclamer des montants astronomiques en égard du travail presté. Mais la moitié part automatiquement en impôts. Puis je dois couvrir mes frais. Et payer mes assurances sociales. Et mes assurances tout court. Et payer le comptable pour qu'il me dise que je dois payer des trucs auxquels je ne comprends strictement rien. Quand je ne l'écoute pas, je dois payer des amendes.

Non, je ne veux pas de subsides. Si je commence à demander des aides, je serais obligé de le faire à plein temps. De lécher des bottes tout en signant le formulaire 42 bis en triple exemplaire. Avec mon sang. Et je devrais prendre une carte d'un parti. Ça ne m'intéresse pas la politique. Je suis un ingénieur.

Je persévère, j'ai fait une offre pour un petit marché informatique au conseil communal. J'étais le moins cher. Le meilleur. Mais je n'étais pas du bon parti. Et puis je n'ai pas appelé le bourgmestre par son prénom en parlant de notre dernier dîner au Service Club.

Mais ils m'ont soutenu. Ils m'ont tous les deux dit que l'avenir appartenait aux jeunes, que j'étais dynamique, entreprenant. Qu'on avait besoin de gens comme moi et qu'un avenir radieux me tendait les bras. On va même parler de moi dans le journal de la localité !

Sur le parking, le second m'a donné sa carte en disant que, suite au marché conclu avec son ami le bourgmestre, il avait justement un poste de gestionnaire de projet à pourvoir.

C'est intéressant. Je serai payé avec de l'essence illimitée et j'attendrai peinard 17h, vendredi et la pension. Peut-être même que je m'inscrirai à un parti.

Je suis un K. mais, comparé aux autres, j'ai de la chance. Un avenir radieux s'ouvre à moi.

*Lillois, 27 octobre 2010*

Chapitre

# **J'irai pisser sur votre moquette**

Si vous deviez me décrire en deux mots, nul doute que fourbe et profiteur vous viendraient spontanément à la bouche. Paresseux, parasite et inutile suivraient de près. Et j'en suis fier. J'en ai même fait mon mode de vie.

Ma technique est simple mais éprouvée. Je croise un inconnu dans la rue à l'air affable. Tenez, prenez ce jeune

homme à l'allure dynamique. Il s'appelle Jean, c'est ma prochaine victime. Il ne se doute encore de rien mais j'irai dormir dans le lit de sa femme tout en vidant son frigo.

Au premier abord, je fais le numéro du sympa-sociable, les circonstances m'ont conduit dans la rue, où j'ère sans but précis, mais je ne me plains pas, je ne quémande rien, au contraire, je refuse tout geste de pitié trop ostentatoire. J'ai ma fierté.

Lorsque Jean se propose de m'emmener manger à la maison, juste pour la soirée, je fais d'abord mine de ne pas être intéressé. Mais mes yeux acquiescent et Jean, en rigolant, insiste, me forçant presque à le suivre. Inutile de vous dire que c'est ce que j'attendais mais la victime doit croire qu'elle a l'initiative, c'est primordial.

Martine, la femme de Jean, n'est que moyennement contente de cet imprévu. Qu'à cela ne tienne, je fais mon charmeur, je séduis tout en ayant l'air de ne pas vouloir déranger. Je fais également un peu le pitre pour la déridier.

Et ça marche. Avant la fin de la soirée, elle discutera avec moi plus qu'avec Jean lui-même, ce dernier étant parfaitement inconscient du destin de proie que je lui

réserve. De manière indirecte, je fais comprendre que je n'ai nul part où aller. Jean et Martine n'ont pas le cœur de me renvoyer seul dans le froid de la nuit. Ils se proposent donc de m'héberger, juste pour une nuit. Tandis que je m'installe confortablement sur le sofa, j'entends Martine descendre l'escalier. Elle est en déshabillé, prête à aller au lit.

— « Bonne nuit ! » me lance-t-elle avec un sourire innocent avant de remonter dare-dare dans sa chambre.

Je ricane. Je n'ai même pas eu besoin de répondre. Une seule soirée me suffit. Homme ou femme, nul ne me résiste. Je suis comme ça moi.

Bien entendu, le « seulement pour une nuit » se prolongera. Je commencerai doucement à faire comprendre mes goûts précis, envoyant Jean au supermarché afin de m'acheter ce que je souhaite. Lorsqu'elle rentre du travail, Martine a à peine un regard pour Jean. Elle se rue à l'intérieur pour voir comment je vais. Pendant ce temps-là, je me prélasser sur le canapé, je me balade un peu. Avec mon air faussement négligent, j'ai pris soin de casser quelques bibelots auxquels ils tenaient beaucoup, par pure cruauté.

Lorsque Jean partit quelques jours dans sa famille à l'étranger, je n'hésitai pas: je me glissai une nuit dans le lit de Martine, sans même lui demander, sans même m'annoncer. Elle prit un air faussement surpris mais je sais qu'elle n'attendait que cela. Elles sont toutes les mêmes. Jean nous a surpris en rentrant plus tôt. Cela ne lui a pas plu. Il m'a dit qu'il m'avait sorti de la rue, qu'il n'acceptait pas cela.

Par méchanceté, j'ai répondu en déféquant sur la moquette du salon. Il a pu tout nettoyer. Il n'était vraiment pas content mais Martine a fini par le convaincre de me garder et d'exercer le moindre de mes désirs.

Il faut dire qu'ils sont vraiment bien mes deux esclaves. Je dors dans leur lit, ils me nourrissent, nettoient sans que je n'aie besoin de faire attention à rien. Quoi que je fasse, ils me regardent avec un air attendri et me trouvent adorable. Même au milieu de la nuit, il suffit que je me mette à miauler pour qu'ils s'enquière immédiatement de mes besoins.

Des esclaves aussi dociles, c'est rare. Je vais les garder encore quelques temps.

*Le 28 octobre 2011*

## Chapitre

# Vengeance

J'entend des pas qui se dirige vers ici. Quelqu'un se rapproche. Qui ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais il va payer. Il va connaître à son tour la douleur et la souffrance.

Il va payer pour la frustration accumulée toutes ces fois où, à la toute dernière extrémité, je croyais atteindre la délivrance pour trouver une porte désespérément close. Pour toutes ces humiliations, toutes ces supplications auxquelles j'ai dû parfois me rabaisser afin d'obtenir un minimum d'humanité, implorant la charité, priant la compassion.

Il est tout prêt maintenant, plus de doute. J'en ricane d'avance. J'entend sa respiration pressante, je perçois son impatience. Il saisit la poignée de la porte et l'enfonce une fois, deux fois. Il s'agite. Trois fois. Comme si cela allait miraculeusement changer quelque chose. De l'autre côté de la cloison, j'imagine parfaitement son visage se défaire, son regard prendre soudainement une expression inquiète.

Qui que ce soit, il payera pour tous les autres.

Intérieurement, je pars d'un grand rire sardonique et jouissif. Je lance alors, teinté de fausse nonchalance, un caverneux :

— Occupé !

Et me replonge avec délectation dans la lecture de ma bande-dessinée.

*Louvain-la-Neuve, le 2 février 2006*

## Chapitre

# Rangement

C'est décidé, aujourd'hui, je range ! Non, sans déconner, aujourd'hui, je range vraiment. Pas le petit rangement misérable pour se donner bonne conscience mais le rangement définitif, je vais vraiment trouver une place à chaque chose et je vivrai dans un appartement ordonné.

Enfin, c'est généralement comme ça que commence une frénésie de rangement. Tout motivé, le sourire aux lèvres, on vide toutes les étagères et on fait une énorme pile de « choses » au milieu de la pièce. Du balai ! De l'air ! De l'espace !

Après un quart d'heure de ce régime, je contemple satisfait les étagères, les meubles, les tables, les bureaux vierges de tout papier, de toute affaire. Un immense sentiment de fierté m'envahit. La première partie du rangement est faite. Tiens, je soufflerais bien un coup avant d'attaquer la prochaine demi-dalle !

Et puis j'aperçois alors le tas, le monticule, l'Everest qui se dresse au milieu de la pièce jusqu'à la hauteur de ma taille. Soupir. Bon, il ne me reste plus qu'à trier ça. La demi-dalle suivante quoi...

À chaque rangement c'est pareil : je décide de réserver une étagère, une place particulière pour un usage précis avant de me rendre compte que la toute grande majorité de mon tas ne rentre dans aucune de ces catégories. Si seulement je pouvais me contenter d'assigner des étiquettes. Bienvenue dans mon appartement 2.0.

Retour à la réalité. Avec un courage sans limite, je me résigne à jeter à la poubelle deux feuilles de papier qui dépassent du tas. Oui, vous entendez bien : 2 pages ! Tout de suite, je gagne de la place, je me sens plus à l'aise. C'est très difficile de se séparer comme ça d'une page d'un syllabus de thermodynamique ainsi que d'une page quadrillée contenant 2 numéros de télé-

phone (sans les noms). J'hésite à les classer. C'est vrai, ça pourrait toujours servir après tout.

Vient ensuite le rangement de ma collection complète de Trululu magazine. Cette collection est toujours rangée, après tout je ne les lis jamais. Par acquis de conscience je décide quand même de les reclasser et je feuillette pour vérifier les numéros afin de tout mettre dans le bon ordre. Rectification : je ne le lis encore Trululu magazine mais uniquement les jours de rangement.

Deux heures plus tard, je finis enfin la série des 8 albums publiés sur 47 numéros du magazine. Manque de bol il me manque le numéro 17 mais de toutes façons je me souvenais par cœur de l'histoire. Je jette un œil prudent : le tas ne s'est malheureusement pas résorbé durant ma « pause » lecture. L'ombre due au soleil couchant me donne même l'impression qu'il a grandi. N'a-t-il pas bougé ? Ne prend-il pas vie ?

Trululu magazine arrive enfin sur l'étage dédié de la bibliothèque. Place à mes 163 numéros du « Petit scientifique Junior ». À garder précieusement ! Cette collection prend une place folle mais, on ne sait jamais, ça peut toujours servir ! Peut-être aurais-je un jour besoin d'un article sur la fusion nucléaire de 1995. Il est vrai

que dès que j'ai besoin d'une information, il pourrait éventuellement me venir à l'esprit de dire : « Tiens, je ne trouve rien ni sur Google, ni sur Wikipedia. Essayons de feuilleter mes 163 numéros du petit scientifique Junior, je trouverais peut-être une information, heureusement que je les ai gardés dis donc ! ». C'est important de les garder ! Et puis c'est sentimental, vous ne pouvez pas comprendre.

À force d'opiniâtreté, le tas a maintenant presque disparu. Il ne reste plus que les petites pièces inclassables, inrangeables et injetables, bref les trucs super ennuyants : trois élastiques, deux capuchons de feutres, 5 stylo-billes qui n'écrivent presque plus mais quand même un peu (donc ça peut toujours servir), trois boîtes pour ranger des stylo-billes (ça, ça peut servir), une grenouille en porcelaine ramenée d'Espagne par ma meilleure amie, un cadre photo Bugs Bunny obtenu dans une boîte de céréales, un tournevis, six plaquettes de chocolat dont il ne reste à chaque fois que le dernier carré, sept cédéroms vierges dont la gravure a échoué mais on pourrait peut-être faire un truc chouette avec, dix-huit post-it contenant des adresses mails et des numéros de téléphone et puis un petit caillou en forme de coquillage.

J'avais complètement oublié ce caillou ! C'est ma grande sœur qui l'avait trouvé sur la plage et me l'avait donné en prétendant que c'était un porte bonheur, abusant de ma crédulité enfantine. Cela fait maintenant plus de 20 ans ! Dire que ce caillou a résisté a tant de déménagement, de rangement, de nettoyage...

Il y a 3 minutes je n'aurais même pas pu dire que ce caillou existait mais soudain, l'idée même que je puisse le perdre ou, pire, le mettre à la poubelle me semble insupportable.

Je ne sais pas quoi faire de ce caillou, pour tout dire il m'ennuie. Il n'a absolument aucune valeur sentimentale, j'ai été des dizaines de fois à la mer avec ma sœur après tout. Mais il a résisté à tous les rangements, à toutes les fois où ma mère et moi avons fait deux tas : ce qu'on jette et ce qu'on garde. Plus un objet passe cette redoutable épreuve, plus il attrape de la valeur sentimentale. Les naïfs ont toujours cru qu'un objet se gardait parce qu'il avait une valeur sentimentale. C'est tout le contraire !

Pris d'une subite inspiration, je glisse alors le caillou avec les autres affaires « qui pourraient servir » dans un grand sac. Comme ça, si j'en ai besoin, je n'ai qu'à aller rechercher ce sac au dessus de la grande armoire.

Dans une semaine, j'oublierai le contenu du sac, dans deux l'existence même de ce sac. L'année prochaine, lorsque je ferai un nouveau rangement (mais un définitif cette fois), je retomberai avec surprise sur le caillou, les post-its et les bics, entre deux lectures de Trululu magazine.

On ne sait jamais, ça peut toujours servir...

*Waterloo, 1er juillet 2007*

Chapitre

# Une journée sans...

C'est décidé, aujourd'hui je passe une journée sans. Une journée d'abstinence. Aujourd'hui, je me prends en main.

Le réveil sonne. Machinalement, j'enfile mes lunettes et tends le bras... Non ! Pas aujourd'hui, je serai fort ! Une journée entière sans y toucher !

Je me lève et me dirige vers mon lavabo. Une grande silhouette maigrichonne à la peau blanche m'accueille

dans le miroir. Et si j'en profitais pour faire du sport ? Ce serait une bonne idée ça le sport ! Mais quel sport choisir ? Me raser ! Ça c'est du sport ! Je ressors mon vieux rasoir. Depuis des semaines, il rouille sur l'étagère. Mmmm... Ce serait quand même pousser le bouchon un peu loin. Je décide d'abandonner pour aujourd'hui. Un vice à la fois. Comme tous les matins je me coiffe en passant rapidement mes mains dans mes longs cheveux ébouriffés.

J'enfile rapidement un bermuda et un t-shirt. C'est mon préféré : un t-shirt noir avec un grand pingouin dessiné dessus.

Je m'assieds à mon bureau et, soudain, le silence m'opprime. Ce silence quasi complet qui règne à présent dans ma chambre. Comme c'est inhabituel. On dirait que ma chambre est morte. Nerveusement, je consulte ma montre : midi. Encore toute une demi-journée à tenir ! Et la matinée ne compte pas vraiment, je dormais.

Je contemple les étagères autour de moi : que vais-je bien pouvoir faire pour passer le temps ? J'attrape un livre de Science-Fiction. Mon préféré. Machinalement, mes doigts commencent à tourner les pages et je me plonge dans l'histoire.

20 minutes. J'ai gagné 20 minutes. Mais à présent, mes mains tremblent trop et m'empêchent de lire. J'ai les yeux rivés sur le principal coupable de ma dépendance. Je ne pense plus à rien d'autre. Un paquet de biscuits au chocolat me permet de gagner encore une dizaine de minutes mais la soirée est encore loin.

– Tut tut tut !

Mon téléphone portable vibre soudain. Un message. Gaëlle me demande si je viens avec eux souhaiter bon anniversaire à Luc. Bonne idée ! Je vais m'éloigner de cette chambre infernale, faire un peu autre chose.

En sortant, une énorme boule lumineuse m'éblouit soudain ! Le soleil ! Je pourrais en citer toutes les caractéristiques astronomiques mais il faut reconnaître que je n'en profite pas souvent. Avouons-le, ce n'est pas dans mes habitudes d'être dehors à une heure aussi matinale : 14h du matin, un record !

Gaëlle n'a pas les mêmes goûts que moi en matière de t-shirts.

– Franchement, tu aurais pu faire un effort, il est hideux ce t-shirt !

– Tu aurais voulu que je mette le jaune avec le gnou ?

– Bouge-toi le popotin ! En plus, je crois qu'il y aura toutes les copines de la sœur de Luc. Essaie un peu de te mettre en valeur et de parler d'autre chose que du dernier épisode de Startrek.

– C'est pas le dernier, rétorquè-je, au contraire la dernière saison est lamentable justement depuis qu'ils ont postulé que la distorsion temporelle permettait à l'Enterprise de se scinder spatialement.

Gaëlle pousse un soupir bruyant et me fixe de son regard noir, comme elle sait si bien le faire. Gaëlle, c'est ma meilleure amie. Elle me donne toujours des conseils pour draguer les filles. Elle a déjà essayé de me présenter à la plupart de ses copines, elle s'inquiète de me voir célibataire. Moi je trouve ça un peu artificiel, je sais qu'un jour arrivera la femme que j'aimerai.

– Voilà, on est arrivé.

D'une main experte, elle tente rapidement de recoiffer ma mèche rebelle et sonne à la porte.

Luc nous ouvre avec un grand sourire et force embrassades chaleureuses.

– Entrez, entrez, on n'attendait plus que vous...

La pièce est à moitié pleine de monde qui discutent, une flûte à la main. Chaque table, chaque meuble dispose d'un plateau recouvert de petits fours. Je note mentalement d'en goûter un de chaque sorte. Soudain, par une porte entrebâillée, j'aperçois..

– Dis, Luc, ça te dérange si j'utilise 30 secondes l'ordinateur dans le bureau pour aller voir mes mails ?

Enfer et damnation ! J'ai craqué !

Cette page est volontairement laissée vide

*Durant l'été 2007, le site I Feel Good.be organisait un concours d'écriture dont le thème était : « Invente une histoire d'accro ». Accro aux concours d'écriture, je n'ai pas résisté. Je n'ai pas eu à chercher l'inspiration très loin. Ce texte a remporté le premier prix et m'a valu un caméscope numérique que j'ai offert à mon parrain. Comme ça, vous savez tout. Ce caméscope est cependant assez symbolique car, avec un stylo, c'est le seul bénéfice matériel que j'aie jamais retiré de l'écriture de textes de fiction.*

*Le texte suivant est inédit. Et pour cause, il est assez personnel et a été écrit avant mon blog. Écrit au saut du lit, suite à un rêve réaliste. C'est rare que je fasse des rêves réalistes...*

Cette page est volontairement laissée vide

Chapitre

# La femme de ma vie

Cette nuit, j'ai rêvé. J'étais en voyage avec un ami. Dans un endroit que seuls les rêves savent imaginer. Mouvant, changeant, doté d'une logique interne sans faille mais néanmoins obscure. Nous étions en permanence entourés d'amis et d'amies, pour la grande part imaginaires. Mon ami est sorti avec une fille que je n'avais jamais vue. Je me sentais légèrement exclu, comme peut l'être la cinquième roue d'un carrosse. Et puis, je ne saurais vous décrire comment, elle fut là. Je l'ai embrassée.

Et je crois que c'est à cet instant que je me suis rendu compte que j'étais tombé profondément amoureux.

Elle était merveilleusement belle. Elle avait de fins cheveux blonds qu'elle portait relativement courts. Mais je ne saurai vous la décrire plus. Son image n'est plus aujourd'hui qu'un pâle fantôme embué de sommeil.

Je vous passe les péripéties étranges qui furent le décor de mon rêve. Je ne m'en souviens guère et elles étaient sans grandes importances. Quoiqu'il en soit, je me souviens avoir passé la nuit dans ses bras, à étreindre doucement ses hanches, à m'imprégner de son odeur et de la saveur de ses lèvres. À la fin de la nuit, j'ai caressé ses seins. Elle a poussé un soupir de plaisir.

Nous nous sommes assis contre un mur et je lui ai murmuré : « Je t'aime ».

Elle m'a regardé de ses yeux profonds et, je ne me souviens malheureusement pas de la phrase exacte, mais elle m'a fait comprendre qu'il était trop tôt pour dire ce genre de phrases. Mais que même si elle ne le disait pas, elle m'aimait tout autant.

Et puis est arrivé le matin. Le réveil.

Au fur et à mesure que la lumière emplissait mes yeux, je l'ai sentie partir.

Elle s'évanouissait comme un soupir au soleil.

J'avais l'impression de la voir s'éloigner dans un long et lumineux tunnel. Mais peut-être était-ce moi qui m'éloignais ?

Son image s'évaporait. Tous les souvenirs de cette nuit-là s'échappaient de ma tête comme un flot trop longtemps contenu. J'essayais désespérément de fixer, de graver profondément dans mon esprit son image, son sourire. Mais les secondes coulaient, chacune emportant avec elle un peu de bonheur.

Une mélancolie grise s'est levée ce matin sur la ville. Au réveil, mon cœur battait trop vite, comme le cœur d'un amoureux transi. Mon amour, je t'aime. Peut-être reviendras-tu cette nuit, mais j'en doute. Malgré tous mes efforts, je n'arrive plus à voir ton visage, je ne distingue plus qu'une vague forme sensuelle, habillée de courts cheveux blonds. Mon amour, je me suis réveillé ce matin avec un étrange sentiment : j'étais amoureux.

Aujourd'hui, la terre semble si triste. Tu n'es plus là.

De cette nuit, il ne me restera que la sensation d'avoir aimé, passionnément, une forme floue aux cheveux blonds.

De cette nuit il me restera à jamais dans le cœur le sentiment d'avoir trouvé, avant de la perdre aussitôt, la femme de ma vie.

*Waterloo, rêve du 27 mai 2000*

*De manière amusante, ce rêve se basait sur un fait réel, à savoir un voyage que je devais accomplir peu après avec mon ami Gabor. Cet ami m'est apparu tel quel dans le rêve, de manière réaliste, tout le reste étant entièrement fictif. Si j'avais l'impression de connaître tous les protagonistes, au réveil force fut de constater que seule une personne était réelle : une condisciple de classe, perdue de vue depuis un an, et qui intervenait pour m'empêcher de téléphoner à la police. Vous dire pourquoi je souhaitais passer un tel coup de fil ? Ah merveilleuse fluidité des rêves !*

*Plutôt que de raconter le rêve, j'ai choisi d'exprimer l'émotion qui m'a pris à la gorge ce matin-là, et que, jusqu'à présent, je n'avais partagé avec personne. Douze ans après,*

*je me dis que la vie est trop courte pour ne pas partager mes émotions avec mes amis. Et si vous me lisez, vous êtes un peu mes amis, vous ne pensez pas ?*

*J'espère aussi que ma compagne ne m'en voudra pas. D'ailleurs, nous ne devons nous rencontrer que sept ans plus tard, il y a donc prescription ! Et, comme vous allez le lire, les plus belles histoires d'amour ne sont pas nécessairement les plus romantiques.*

Chapitre

# **Bis repetita placent pas toujours**

La Brasserie est un endroit bien.

Le genre d'endroit où la nourriture, préparée par un grand chef, est, comme le service, irréprochable. Et comment pourriez-vous trouver quoi que ce soit à reprocher à un pavé grand comme une pièce de monnaie

surmonté d'un brin de persil, le tout servi dans une assiette format Arecibo ?

Oui, la Brasserie est de ces restaurants où l'on réserve une ère glaciaire à l'avance, où les seuls moyens de paiement acceptés sont les cartes Gold Partners Platinum 2 en 1, où le pourboire consiste généralement à rajouter un zéro au montant de l'addition.

La Brasserie est un endroit bien. C'est donc tout naturellement au milieu des luminaires Art déco et dans une ambiance tamisée que nous retrouvons Monsieur le Directeur Général, « cher Armand » pour les intimes. Car Monsieur le Directeur Général est quelqu'un de bien.

Ce soir, Monsieur le Directeur Général est en galante compagnie. Malgré son corps alourdi par la cinquantaine qui s'enfonce en grinçant dans le cuir lie-de-vin de la banquette, Monsieur le Directeur Général sait encore plaire aux femmes. La posture parfaitement droite et sûre dans son complet 3 pièces aux fines rayures blanches, il fait tinter en souriant son verre de cristal contre celui de son invitée, lissant machinalement d'un revers de l'index sa fine moustache parfaitement entretenue.

Son regard brille encore de cette lueur d'intelligence désormais célèbre. Son sourire est détendu. Le temps d'une soirée il a oublié les stock-options, les grèves, les fluctuations boursières, les conventions fiscales obscures. Monsieur le Directeur Général sait pertinemment que son portefeuille lui permettrait d'être en permanence entouré de jeunes créatures splendides totalisant à peine la moitié de son âge. Mais Monsieur le Directeur Général est de la vieille école. Seule Madame veuve la Vicomtesse pouvait apprécier la représentation exceptionnelle du Polyeucte de Gounod suivi d'une collation à la Brasserie. Car à la Brasserie, on sert des collations. Monsieur le Directeur Général aime les collations car Monsieur le Directeur Général est quelqu'un de bien.

– Cher Armand, cette soirée est tout simplement sublime. Je me sens rajeunie de 10 ans, je ne m'étais plus amusée autant depuis fort longtemps.

– Madame, la vision de votre sourire me ragaillardit comme un adolescent. Votre compagnie me transporte et m'enjoue. Garçon ! L'addition s'il vous plaît !

– Cher Armand, comment se fait-il qu'un homme si agréable, si galant et attentionné soit resté célibataire ? Votre notoriété doit pourtant attirer plus d'une prétendante !

– Madame, vous me flattez. Mais je dois avouer que,

durant ma jeunesse, j'ai épousé le monde des affaires et de l'entreprise. Aujourd'hui, je commence cependant à ressentir une certaine lassitude. Enfin, pour tout avouer, je suis loin d'être parfait.

– Vous auriez donc des défauts, très cher ?

– Bien entendu Madame. Vous ai-je déjà dit, par exemple, que j'ai une sainte horreur de la répétition ? J'en deviens parfois grossier et je ne peux alors plus me contrôler.

– C'est très étonnant. Peut-être est-ce la raison qui vous a fait réussir toutes vos entreprises du premier coup ?

– Peut-être, en effet...

Un jeune serveur en livrée impeccable, les cheveux plaqués par la brillantine, s'approche de la table et s'adresse à Monsieur le Directeur Général de son plus beau sourire :

– Monsieur désire ?

– Bon sang, ça te trouerait ton petit trou du cul de bébé de m'effacer se sourire répugnant de ta face de rat et d'aller me chercher cette putain d'addition de merde ?

Surpris, le garçon tourne les talons en bredouillant :

– Euh... tout de suite Monsieur.

Monsieur le Directeur Général se prend la tête dans les mains et se retourne vers Madame veuve la Vicomtesse. Madame veuve la Vicomtesse est quelqu'un de bien. Pas un de ses sourcils n'a bougé durant l'altercation mais elle ne peut réprimer un sourire amusé. Sensiblement du même âge que Monsieur le Directeur Général, Madame veuve la Vicomtesse a perdu son illustre époux très tôt. Elle n'en a pas moins assuré la succession de Monsieur le Vicomte à la tête de la Compagnie. Sa sévérité n'a d'égal que sa droiture et son sens de la justice. Son col en renard vient doucement rehausser son port digne et altier. Madame veuve la Vicomtesse mange sans que ses petits doigts touchent les couverts. Madame veuve la Vicomtesse est quelqu'un de bien.

— Je suis confus pour ce désagrément très chère, je vous prie d'excuser mon attitude.

— Il n'y a pas de mal mon cher Armand. Je sais que vous êtes quelqu'un de bien. Trinquons à cette soirée délicieuse et à nos défauts respectifs.

— Délicieuse soirée, en effet, si seulement elle pouvait se prolonger...

— Cela ne tiendrait qu'à vous qu'elle se prolonge mon très cher Armand.

Monsieur le Directeur Général saisit délicatement la main que Madame veuve la Vicomtesse a subrepticement

ment posé sur la table.

— Madame, accepteriez-vous de renvoyer votre chauffeur et de venir prendre un dernier verre dans mes appartements ?

À cet instant, un garçon affairé trébuche et se rattrape de justesse, dans le tintement des verres vides qu'il tient à la main.

— Pardon ? Excusez-moi cher Armand, je n'ai pas bien entendu votre question.

Monsieur le Directeur Général soupire et réprime un tic nerveux :

— Très chère, je vous en prie, ne me forcez pas à me répéter.

Un sourire glacial éclaire alors le visage de Madame veuve la Vicomtesse. Ses ongles s'enfoncent profondément dans la paume de Monsieur le Directeur Général qui réprime un cri de surprise. Elle approche son visage et murmure, d'un air sévère :

— Écoute-moi bien mon petit salopard. Si tu veux me satisfaire, va falloir que t'apprennes à faire les choses bien plus qu'en double et que tu agites tes putains de couilles deux fois plus vite. C'est compris mon petit cochon ?

Monsieur le Directeur général déglutit mais, une fois la surprise initiale passée, un large sourire illumine

son visage. Mal assuré, il hésite, bredouille. Puis, prenant une grande inspiration, il se penche et murmure une phrase à l'oreille de son convive.

Celle-ci, interloquée, interroge :

– Quoi ? Que dites-vous très cher ?

– Je t'ai demandé si tu voulais m'épouser, OUI OU MERDE ?

Madame veuve la Vicomtesse et Monsieur le Directeur Général sont des gens biens.

*Waterloo, 15 juin 2007*

Cette page est volontairement laissée vide

*À l'origine, cette histoire a été écrite comme un scénario de court-métrage. Car à cette époque je faisais du cinéma amateur. Ayant abandonné ce loisir, faute de temps, je trouvais dommage de ne pas utiliser l'histoire et, en la retrouvant dans mes fiches, j'ai opté pour une tentative de nouvelle.*

*J'étais également très fier du titre... avant de me rendre compte, des années plus tard, que je l'avais tout simplement volé à Goscinny. Les détours de la mémoire sont parfois surprenants.*

*Pour faire des titres foireux, l'amour et ses déboires sont une source infinie d'inspiration. Pour le texte suivant, un lecteur de mon blog a même proposé d'améliorer le titre en «*

*Quand les saintes-ex eurent périés ». J'avoue que je suis jaloux de ne pas l'avoir trouvé tout seul. Du coup, par pur orgueil, j'ai décidé de garder le titre original.*

Chapitre

# Les Saintes-Exs

Lorsque l'on repense à ses ancienne petites amies, on se rend compte que certaines ont été une part importante de notre vie. Je ne parle évidemment pas des conquêtes d'un soir voire quelques jours, mais bien de celles avec qui on a parcouru un bout de chemin, quelques mois, quelques années. De celles avec qui on a vécu, avec qui on a des souvenirs, des photos, des objets, ...

De celles-là, pour certaines on se rend compte, a posteriori, que l'on n'a jamais été réellement amoureux. On

les aimait beaucoup, on les trouvait charmantes. Mais, au fond de soi, on sait que ça n'aurait pas pu tenir la longueur. Notre relation peut avoir duré longtemps. On ne s'en rendait pas compte. On s'entendait tout simplement bien. On était pas si mal finalement, alors pourquoi changer ? En les croisant par hasard, on se demande finalement ce qu'on a bien pu leur trouver, que c'est évident que l'on était pas fait l'un pour l'autre. On sait qu'on a fait le bon choix de ne pas continuer avec.

Il y a celles avec qui on y a vraiment cru. Celles dont on a été fou amoureux. On ne pouvait passer une seconde sans penser à elle, on aurait tout fait pour elle. On était si bien près d'elle. On aurait aimé pouvoir se blottir dans ses bras pour que chacun de nos atomes soit en contact avec sa peau. En même temps, on aurait voulu la prendre contre soi, la protéger, la cajoler. On a beaucoup parlé. On a même parfois fait des projets d'avenir dont on a honte aujourd'hui. En revoyant les photos, en repensant aux vacances avec elle, on est nostalgique, on regrette.

Un jour, en la recroisant, on se souvient pourquoi on a rompu. Il y avait décidément trop d'incompatibilités. Et puis, elle semble avoir changé. Elle fume. Elle s'habille différemment. Elle semble si différente, non ? On ne sortirait plus avec si on la croisait maintenant.

On reste amoureux de ce qu'elle était, pas de ce qu'elle est devenue.

Enfin il y a les copines, avec qui on a cru que ça pourrait marcher. On s'entendait bien avant et un soir, on a foiré. Après quelques jours ou semaines, on s'est dit mutuellement qu'il valait mieux qu'on reste amis. Parfois, dans l'ambiance d'une soirée, on s'est relâissé aller. On a foiré une nouvelle fois. Tous les deux aussi coupables l'un que l'autre. On l'a regretté terriblement en se réveillant le lendemain, on s'est rhabillé un peu gêné et on s'est dit au revoir, juste entre la bouche et la joue. En la revoyant, on sent une pulsion physique, purement corporelle. On aimerait se laisser aller de nouveau. Mais on sait pertinemment qu'on va le regretter, que ce n'est pas celle que l'on cherche.

En réalité, on a partagé beaucoup de choses mais ces temps sont révolus. Elles sont sorties de notre vie, on a, parfois avec beaucoup de difficultés, finit par faire le deuil de notre relation, de cette période qui semble si heureuse dans nos souvenirs.

On pense n'en garder aucune séquelle, juste des bons souvenirs. On pense.

Car ces femmes partagent toutes un point commun, un pouvoir terrible.

Lorsqu'on les recroisera au bras d'un autre, on ne pourra réprimer un raz-de-marée de jalousie, une brusque accélération du pouls quand, pris par surprise, on remarquera :

– Mais... Mais... Elle sort avec !

Quoiqu'on fasse, on ne pourra s'empêcher de se comparer à l'autre. Il est objectivement moins beau. Plus petit. Moins sportif. Est-il aussi attentionné que moi ? Aussi câlin et imaginatif sous la couette ? Aussi endurant ? Connais-tu avec lui ces moments où nos corps nus se serraient l'un contre l'autre aussi près que possible et où je te murmurais des mots d'amour au creux de l'oreille ? Le regarde-tu avec ces yeux admiratifs quand il t'explique les étoiles et l'univers ?

Alors, avec un sourire crispé, on lancera un bonjour trop jovial pour être crédible. En aparté, on s'entendra dire :

– Il a l'air chouette ton copain. Sincèrement, je suis très heureux pour toi !

Tandis que des milliers de démons hurleront dans notre tête.

*Le 16 novembre 2005*

Cette page est volontairement laissée vide

Chapitre

# Voyage au bout de l'enfer

L'atmosphère est lourde, oppressante, exactement ce dont j'ai horreur. Pourtant il fait lumineux, le regard se porte à perte de vue. Chaud. Je retire ma veste et regarde autour de moi. Nul endroit où se reposer, nul onde rafraîchissante. La veste m'encombre déjà, je la fais passer machinalement du bras droit au bras gauche.

La foule me presse, me bouscule. Tous semblent heureux, insouciants. Suis-je donc le seul ? J'ai envie de m'asseoir par terre et de pleurer. Ma respiration se fait sifflante. Je ferme les yeux, les mains sur les oreilles : tenir !

Ah ! Le signal, enfin ! Serait-ce la fin ? Non, seulement une étape. Nous progressons d'une dizaine de mètres mais à nouveau il faut s'arrêter. Je lance un regard suppliant à mon père mais je lis dans ses yeux la même détresse, le même désespoir. L'âge adulte est terrifiant. Mon père est un homme comme les autres, souffrant autant que moi. Il ne pourra pas me sauver ou m'aider aujourd'hui. Nous devons faire front ensemble et résister. Papa, aide moi !

Mon manteau, prévu pour les grand froids hivernaux, semble peser une tonne. La chaleur se fait étouffante. Mes chaussures d'hiver sont devenues des étuves pour mes pauvres pieds endoloris et, pourtant, il faut tenir, rester debout à tout prix. Je sais que si l'un de nous deux cède, nous y resterons tous les deux. Tenir. Chaud.

Encore une étape. Nous pouvons de nouveau progresser, jouissant de ces quelques mètres durant lesquels nous pouvons avancer, espérant à chaque fois apercevoir l'issue, la fin de cet enfer. Mais de nouveau il faut

s'arrêter, attendre, tenir, résister. Nous sommes sur une sorte de promontoire d'où nous apercevons un grouillement compact et bruyant, une dizaine de mètres sous nos pieds. De toutes mes forces j'espère ne pas devoir y descendre. Je sais qu'il n'y a pas d'échappatoire, pas d'issue. Soif. Je commence à avoir la langue pâteuse. C'est un des premiers signes. Ma salive semble sèche et impossible à avaler. Mon père se passe la langue sur les lèvres. Ce grouillement, la foule, la chaleur. Mes jambes sont tellement douloureuses...

Nouvelle étape. Un appel. Mon père ou moi ? Je vois un éclair d'appréhension dans ses yeux, il sait que c'est pour lui. Je le vois donc disparaître. Oh, pas d'inquiétude, je sais qu'il va ressortir d'ici quelques minutes. Mais à quel prix ! Je n'ose imaginer ce qu'il va endurer durant ces longues et terribles minutes. L'attente immobile me semble du coup moins difficile. Je prie secrètement de ne pas être appelé à mon tour. Je tente de respirer calmement. Cette chaleur ! Et toujours cette foule autour de moi. Sont-ils réellement humains ? Leur regard est vide, tous ont gardés leur veste, un léger sourire semble parfois apparaître sur leur visage. Mais que se passe-t-il donc ici ? Réellement ? Quelque chose de pas naturel flotte dans l'air, cette oppression, cette solitude...

Ici la chaleur est perfide et non brusque. Point de transpiration ni gros coup de chaleur. Non, juste une température trop chaude, qui s'immisce dans les vêtements, qui est tout juste insupportable mais qui assèche, empêchant la moindre goutte d'humidité de se former. Et mon bras faiblissant sous cette veste de plus en plus lourde, de plus en plus épaisse...

Mon père ressort. Il est encore plus chargé qu'auparavant. Je lis dans ses yeux la fatigue de ce qu'il a enduré. Encore une étape, encore une progression. Et la foule, le bruit incessant mais comme feutré, le grouillement sous mes pieds dans lequel j'appréhende de plonger.

Cette étape-ci, je sens que c'est pour moi. Soyons dur. Aucune trace d'anxiété ne doit paraître sur mon visage.

– Viens par ici !

– Non, non ! Ce n'est pas nécessaire ! essaie-je de me défendre sans grande conviction.

Je cherche d'un regard le soutien de mon père. Il semble absent, le regard dans le vide.

Dans quelques heures, ceci ne sera qu'un mauvais souvenir me répète-je mentalement. Seulement un mauvais souvenir. Je tente une dernière défense, désespérée.

– Mais Maman, il est est très bien celui-là !

– Non, il est plein de tâches et de trous. Tu as besoin d'un pantalon un peu correct !

– Mais Maman...

– La couleur de celui-là te plaît ? Va dans la cabine et essaie-le déjà, je t'en apporte d'autres. Si ça ne convient pas on ira voir à côté. Ils sont plus chers mais celui qu'on a pris pour ton père est très bien.

Plus que quelques heures et je serai enfin sorti de ce centre commercial...

*Louvain-la-Neuve, le 27 octobre 2005*

Cette page est volontairement laissée vide

*Originellement, j'ai publié ce texte entrecoupé d'extraits de tableaux de Bosh, artiste que j'aime particulièrement, véritable visionnaire dont le génie a su dépeindre, avec plusieurs siècles d'avances, les affres d'un centre commercial.*

*Car oui, les nuits rallongent, la lumière se fait rare, le monde meurt petit à petit. Nous rentrons dans cette partie de l'année, de la vie, où seuls les rêves et les souvenirs nous font encore avancer. Pourquoi passer son temps à consommer frénétiquement si ce n'est parce que la société nous l'impose, encore plus dans la tristement nommée période « des fêtes ».*

Cette page est volontairement laissée vide

Chapitre

# J'emmerde Noël

**Un conte pour ex-enfants**

La nuit était déjà tombée, enfouissant la ville sous une chape de froid et d'obscurité que n'arrivaient pas à réchauffer les nombreuses lampes constellant les façades. Les vitrines des magasins clignotaient de tous leurs feux en une parodie pathétique de cet astre du jour si rare et si avare de ses rayons en cette période de solstice.

La foule se pressait sur les trottoirs, écrasant sous le poids des cadeaux les derniers restes d'une boue fétide qui avait été de la neige, débordant sur les rues où les trop nombreux conducteurs invoquaient les dieux des places de parking à coup de jurons bien sentis.

Tenant fermement la main de sa maman, engoncée dans son adorable manteau rouge orné de pompons blancs, Zoé était triste. Cette année, le père Noël n'était pas passé. Cette année, le pied du sapin restait désespérément vide. « J'ai eu trop de travail ma petite » avait dit Papa. « Mais on ira t'acheter le plus beau cadeau que tu désires ensemble ». Zoé avait sourit tristement pour ne pas lui faire de peine. Tout en contemplant l'armée de genoux qui défilaient devant ses yeux sans la voir, elle réfléchissait. Les papas, ça ne comprend jamais rien. Pourquoi le père Noël aurait-il été mis en retard par le travail de Papa ? Et puis si c'était Papa qui achetait le cadeau, ça lui coûterait de l'argent. Elle ne voulait pas que ça coûte de l'argent à Papa. Pourquoi le père Noël ne passait-il pas ? Lui au moins il avait tout gratuit. Et puis, elle aimait beaucoup son Papa, mais un cadeau du père Noël, ça n'était pas pareil. Il devait bien y avoir une raison pour qu'il ne soit pas venu. Elle avait été sage. Du moins ce qu'il fallait. Il fallait y réfléchir.

\*

– Tout ça, ce n'est qu'un prétexte de la société capitaliste pour nous pousser à la consommation. Tu vois cet homme chargé de paquets du traiteur ? N'a-t-il pas sacrifié plusieurs semaines de son salaire pour un simple repas gras et non-équilibré afin de satisfaire un besoin de paraître imposé ? C'est absolument scandaleux, nous sommes des moutons !

– Oui Miczak, oui ! répondit la compagne du jeune homme, lui serrant tendrement le bras à travers ses gants de laine.

– Tous arborent un sourire parfaitement artificiel ! Ce sont les fêtes, les Fêtes ! Cela signifie que le reste de l'année on moisit en se tuant à la tâche mais que pendant une semaine, on doit forcément s'amuser. S'amuser est un devoir ! C'est répugnant. L'hypocrisie bourgeoise à son paroxysme !

– Miczak, tu ne pourrais pas arrêter trente secondes ? On doit encore trouver un cadeau pour ta mère.

– Mais enfin Barbara, tu ne vois pas que ce faisant tu te fais le suppôt de l'infâme capitalisme ? Regarde ce pauvre sans-emploi qu'on a forcé à s'habiller d'une tenue ridicule de père Noël et à braver le froid pour attirer les clients ? Comble de l'insulte, il est rouge uniquement car une marque de boisson gazeuse l'a habillé aux couleurs de sa marque !

– Mais Miczak, tu es toi-même tout en rouge avec ton

gros pull et ton bonnet.

— Cela n'a rien à voir Barbara, c'est mon pull du Che ! Le rouge et noir ! Révolution ! Le concept de propriété est un leurre. La fausse richesse, la surconsommation, tout cela nous rend esclave. Regarde Barbara, ne sommes-nous pas tous des moutons à nous presser dans les mêmes magasins afin d'y acheter des mets soi-disant délicats, concoctés sur les plus infâmes souffrances animales ?

— Oui, mais le foie gras, j'aime ça. On en a déjà discuté mille fois.

Un reflet brillant attira l'attention de Miczak. Un paquet encore parfaitement emballé gisait dans le caniveau. La foule et le brouhaha ne semblaient guère lui prêter la moindre attention. Miczak se baissa, le ramassa et l'examina.

— Tu vois Barbara, ils achètent tellement qu'ils ne font plus la moindre attention à ce qu'ils possèdent. Ce soir, un sapin sera un peu moins garni qu'à l'accoutumée, un fils de bourgeois aura un cadeau de moins que chaque année mais pourtant je te parie que personne ne s'en rendra compte.

L'emballage était légèrement déchiré. Barbara reconnut l'inscription.

- C'est une MaPoupée (tm). C'est même la MaPoupée (tm) avec son set complet d'équitation. J'en rêvais quand j'étais gamine.
- MaPoupée (tm). Le summum de l'ignominie. On asservit les femmes dès leur plus jeune âge, on objetise le corps féminin. Savais-tu que si une MaPoupée (tm) existait en vrai, elle ne tiendrait pas debout car ses jambes sont trop longues ? Et qu'elle ne pourrait pas avoir d'enfants car sa taille est trop étroite ?
- Ça veut dire que tu vas désormais m'aider à faire la vaisselle ça ?

\*

Maman était occupée à discuter avec Papa devant la vitrine d'un magasin de sacs à main. Zoé n'aimait pas les sacs à main des grands. Ils étaient ternes. Marron ou noirs. D'une manière générale, les grands ne connaissaient que le gris, le bleu foncé, le brun et le noir. On ne trouvait jamais rien qui soit d'une autre couleur pour les grands.

À travers la foule, elle vit soudain un grand monsieur habillé tout en rouge. Un grand monsieur tout en rouge ? Cela ne pouvait qu'être... mais oui, il avait même un bonnet rouge. Il gesticulait et s'approchait

d'elle sans la voir. En tirant sur la manche de Maman, elle pourrait se mettre dans son passage.

\*

— Je vais te dire Barbara, je pourrais faire un don de ce cadeau mais je renforcerais le système. J'emmerde leur Noël à la noix et je vais le prouver en détruisant cet avatar du capitalisme bourgeois consumériste dès que l'on sera revenu à la maison.

Pour bien appuyer ses dires, Miczak portait le paquet à peine déchiré à bout de bras bien devant lui, comme un trophée dont l'odeur aurait été repoussante.

Deux petites mains ornées de moufles blanches agrippèrent subitement le paquet. Miczak, surpris, le lâcha. Une adorable petite fille enfoncée jusqu'aux oreilles dans un manteau rouge se tenait devant lui. Elle semblait soulagée, radieuse. Adroitement, elle découvrit une partie de l'emballage. Son sourire s'élargit jusqu'à son capuchon bordé de fourrure blanche.

— Oh, une MaPoupée (tm) qui fait de l'équitation !

Toutes les lumières, tous les luminaires semblaient s'être donné rendez-vous dans les pupilles de la petite

filles, une sarabande d'étoiles jaillit de sous ses paupières. À cet instant, une main maternelle surgit de la foule et l'agrippa par le capuchon avant de la tirer à elle. Zoé eut juste le temps de faire un petit signe de main et de lancer un sourire éblouissant :

– Merci Père Noël !

Cette page est volontairement laissée vide

*Cette histoire est l'une de mes préférées. Et je n'ai aucun souvenir de ce qui l'a inspirée. Je suis particulièrement amusé par le fait que le titre choque. Cela convient tellement bien à l'histoire.*

*Quand à Miczak, il est directement inspiré d'un ami. J'ai poussé le vice de la ressemblance jusqu'à affubler mon personnage d'un prénom à consonnance balkanique. L'ami s'est reconnu tout de suite, cela m'a fait bien rire. S'il recommence à s'occuper activement de son blog, je vous le présenterai.*

*En y repensant, ce texte illustre parfaitement la contradiction entre ma rébellion contre le mercantilisme outran-*

*cier et la part de rêve que je refuse d'abandonner. Noël est l'archétype de ce paradoxe. Sont-ce les rêves qui font vivre les marchands ? Ou les marchands qui nourrissent les rêves ? Est-ce un plaisir de se plier aux obligations sociétales et familiales ?*

*Je vous laisse seuls juges...*

Chapitre

# Joyeux Noël

**ou « Les joies du réveillon en famille »**

La fin décembre correspond traditionnellement à la période dites des "festivités". Ô joie, Ô fête, nous voilà obligés de parcourir des centres commerciaux surpeuplés, surchauffés, à la recherche des indispensables théières en forme de sapin ou ronds de serviette dorés qui serviront de cadeaux lors du terrible et tristement célèbre "repas de Noël en famille", le tout bercé par une ambiance musicale de clochettes reprenant "Jingle Bells" sur toutes les variations possibles.

Cette année, l'horreur est à son paroxysme car c'est chez mes parents que se tiendra l'ignoble orgie. Et tous mes efforts, toutes mes excuses, toutes mes obligations urgentes ont été vaines face au regard que m'a lancé ma mère. La date fatidique se rapproche, je n'en dors plus...

Parlons-en de la famille. Le tonton rigolo habite maintenant à Ouagadougou, les trois cousins un peu plus jeunes sont actuellement en Thaïlande avec leurs parents, la cousine de mon âge avec qui je m'entends bien étudie au Canada et mon frère est en mission humanitaire au Pérou. Bilan ? Il ne reste que les vieilles. Autant le dire franchement : un repas de Noël en famille ferait passer n'importe quel service de gériatrie pour un mouvement de jeunesse.

Enfin, les voilà qui arrivent. D'abord Bonne-Maman, qui est venue avec Henriette la copine de Bridge, Mémé, qui est centenaire et la mère de Bonne-Maman (mon arrière grand-mère quoi). N'oublions pas la grande tante qui vient du fin fond de la province, la cousine éloignée qui est bonne-soeur et Taty, la marraine de mon oncle Alfred. Pour certaines, c'est la première fois que je les rencontre mais toutes sont unanimes pour dire que j'ai terriblement grandi et pour me demander, avec un clin d'oeil complice, quand

vais-je enfin arrêter, il est déjà plus grand que son père ce petit.

Ma mère et moi arrivons finalement à les empiler toutes dans les profonds fauteuils du salon. Les toasts recouverts de cet infâme faux caviar rouge et noir circulent, les conversations vont bon train. Une question sur deux concerne les résultats scolaire du "petit". Comme je me vois mal leur expliquer que je suis pour le moment en train de rédiger mon mémoire sur un système intelligent de décongestion du protocole TCP par modèle de Markov caché, je me contente de faire mon plus beau sourire et répondre "oui" à chaque fois qu'on m'adresse la parole.

Arrive finalement l'ignoble et redoutée distribution des cadeaux. Malgré mes 24 ans, je reste le "petit" et le plus jeune de l'assemblée, juste avant mon père et ma mère. C'est à moi qu'échoit donc le triste privilège de la distribution de cadeaux, affublé d'un miteux chapeau de père Noël bon marché. Ce chapeau, comble du mauvais goût, est la preuve suprême qu'il est impossible de faire une distribution de cadeaux sans avoir l'air parfaitement ridicule.

- C'est pour qui la plante séchée dans son pot ?
- Et pour Henriette, un ballotin de pralines, comme c'est original !

– Tenez Mamy, un petit ange en macaroni acheté au marché de Noël du village.

À chaque étape, j'ai droit au bisou mouillé pendant que mon père, planqué derrière son appareil photo numérique, mitraille la scène. Tandis que les fossiles se débattent dans les emballages déchirés, j'ouvre les cadeaux que j'ai reçus, heureux veinard que je suis : trois tablettes de chocolat, un agenda en plastique véritable imitation skaï marron et un livre "Toujours prêt ! Le guide du parfait petit scout", édition 1935.

– Ta grand mère m'a dit que tu étais scout, alors j'ai pensé que ça te ferait plaisir. Il appartenait à mon défunt mari qui était, comme toi, fanatique du scoutisme.

– Merci Henriette, cela me fait en effet très plaisir. Et puis, ça ne vieillit pas ces choses là, c'est toujours utile pour allumer un feu même si je ne suis plus scout.

Silence dans l'assemblée.

– Enfin, bredouille-je, c'est pratique, ils expliquent ici comment allumer un feu...

Je ne sais pas si j'ai convaincu. Il n'y a rien de pire que le regard glacial d'une petite vieille si ce n'est les regards d'une assemblée de petites vieilles. Mais ne soyons pas inutilement négatif, l'avantage des vieilles à Noël est

sans aucun doute les étrennes. De ce côté-là, je suis un peu renfloué même si je dois subir les insinuations de ma mère qui me regarde à chaque fois en disant : Et bien, je vois qu'on ne s'ennuie pas !

C'est à présent l'heure de passer à table. Avec cette chaleur et la quantité de chips que je me suis enfilés, l'idée même de manger me semble soudain insupportable. Bonne-maman m'attrape le bras :

– Alors mon grand, on vient à côté de sa bonne-maman pour le repas ?

– Bien sûr bonne-maman, fais-je avec mon plus beau sourire.

– Et puis on aura un peu l'occasion de discuter, ça fait tellement longtemps. Tu devrais passer voir ta bonne-maman plus souvent !

Ma mère intervient alors :

– Maman, si tu veux te mettre à coté de lui, tu te mets là. Lui il prend la place avec le tabouret. Vous vous en doutez, il y a une chaise trop peu à table. Je suis donc collé sur l'affreux tabouret métallique à la place la plus inconfortable, dans le coin et avec le pied de la table qui bloquera toute velléité future d'étendre les jambes voire même de trouver une position vaguement supportable.

Tout au long du repas, ma mère se fait complimenter même si elle explique à tout bout de champ que cette année elle a pris un traiteur car son boulot ne lui permettait pas de tout préparer. De mon côté, je me sens sur le point d'éclater. Il faut avouer que chacune des vieilles me regarde avec apitoiement en disant :

– Tu n'en reprends plus ? Mais tu n'as rien mangé !

– Mais il faut qu'il mange ce fort jeune homme !

Ma mère essaie en vain de venir à mon secours en disant que je grossis un peu trop ces derniers temps.

– Mais laisse le vivre un peu ! C'est la fête aujourd'hui.

Le ton de bonne-maman est sans équivoque possible et une nouvelle tranche de dinde en sauce atterrit dans mon assiette.

Je vois soudain Taty faire glisser ses tranches de dinde dans une serviette avant d'emballer le tout précautionneusement dans son sac à main. Devant mon regard étonné, elle répond avec assurance :

– C'est pour mes chats. C'est Noël pour eux aussi.

Et Henriette de surenchérir :

– Moi aussi j'ai trois chats. Mais ils restent dehors, je les nourris sur la terrasse. À l'intérieur, ils font des crasses. C'est à ce moment-là que Mémé, qui n'a presque pas bougé de la soirée, émet un gargouillement bizarre. Tout le monde se retourne.

– Ça va mémé ? demande ma mère, en poussant un peu

la voix (mémé est un peu sourde).

Un borborygme râpeux lui répond.

– Elle a avalé de travers, dit bonne-maman.

Effectivement, mémé commence à virer au mauve et au bleu. C'est d'un charme certain avec les guirlandes et le sapin en arrière-plan. Mon père se lève et lui tape dans le dos. Le borborygme reprend un peu plus fort et un filet de bave mêlé de sauce se répand sur le chemisier blanc de mémé.

– Vous voulez un verre d'eau mémé ?

On lui tend un verre d'eau, mémé respire un peu. Tout le monde se tait. Mémé dit alors d'une voix faible :

– Je suis désolée. Un petit malaise. Ça va mieux maintenant. Ne faites pas attention à moi.

On entend plus que le bruit de ma fourchette dans l'assiette. Faut bien que je finisse de manger non ? L'ambiance est à son paroxysme, c'est la fête.

Pour me faire plaisir, ma mère a choisi comme dessert, à la place de la bûche de Noël, de la mousse au chocolat "Spéciale Noël". Je l'ai entraperçue dans le frigo et, malgré tout ce que j'ai enduré aujourd'hui, la gourmandise prend le dessus. J'en salive d'impatience. Je mérite bien ce petit plaisir, vous ne trouvez pas ? Ma mère commence la distribution. Les vieilles regardent leur portion avec de grands yeux en disant :

– Mais je ne mangerai pas tout ça !

Puis, avec un regard complice vers moi :

– Je donnerai le restant au petit...

Et, pour une fois, mon sourire est parfaitement sincère. Je plonge ma cuillère dans l'onctueuse mousse au chocolat et la ramène à mes lèvres. Je me fige...

Enfer et damnation !

La mousse est une mousse au chocolat à l'orange mentholée avec un soupçon de Kier. Je repose tristement la cuillère en méditant sur le sens de mousse "Spéciale Noël" tout en imaginant les avanies que j'infligerais au traiteur si celui-ci venait à tomber entre mes mains, outrages qui feraient frémir un geôlier irakien.

Mon corps se rappelle soudain à moi. Chacun de mes muscles semble douloureux et spécialement le fessier. Je regarde ma montre : 17h ! Dire qu'il n'était pas encore 13h quand je me suis assis et que je n'ai plus bougé depuis ce moment là. Ma respiration devient difficile, je me sens oppressé. Heureusement, le rallye des ancêtres se dirige à présent vers la sortie tout en babillant :

– On s'est bien amusé. C'est quand même gai de faire la fête en famille, il faudrait faire ça plus souvent.

– Oui, oui, bien sûr bonne-maman, au revoir bonne-maman, à la prochaine bonne-maman, dis-je en claquant la portière de la voiture de mon père qui les ra-

mène chez elles.

Je fais un bref signe de la main et prend une profonde inspiration en rentrant dans la maison. Mon regard embrasse le champ de bataille, la vaisselle, les bouteilles vides, les restes d'emballages et les chips écrasés dans la moquette. Du fond de la cuisine, j'entends alors la voix de ma mère :

- Bon, fini de rigoler. N'oublie pas que les assiettes en porcelaine et les verres en cristal ne vont pas au lave-vaisselle ! Sur le linteau de la cheminée, un père Noël électrique lance soudain un tonitruant :
- Hohoho ! Joyeux Noël

*Waterloo, le 24 décembre 2005*

Cette page est volontairement laissée vide

*Ce texte est dédié à mon parrain, en souvenir d'un réveillon de Noël chez lui où ma grand-mère a fait le malaise décrit tel quel dans ce texte. Alors qu'elle a failli passer l'arme à gauche, j'avoue que j'en garde un souvenir plutôt amusé.*

*Mais l'idée de rassembler en un texte tous mes souvenirs m'est venue lors d'une soirée un peu particulière. Il faut que je vous la raconte en quelques mots.*

*Quelques jours avant Noël, pour l'anniversaire de mon père, ma mère décide de nous emmener à un concert de musique classique, précédé d'un dîner. Stupeur, le dîner se déroulait dans une cantine et mes parents et moi-même étions*

*les seuls âgés de moins de quatre-vingt ans. Je m'assieds sur la chaise qui m'est réservée et, après quelques minutes, celle-ci cède sous mon poids, je me retrouve les quatre fers en l'air. La vieille dame assise à côté de moi me dit alors : « La chaise était à ma place mais j'ai vu qu'elle était cassée. C'est pour ça que je les ai échangées et j'ai pris la votre ». Anecdote tellement absurde que je n'ai pas réussi à la placer dans le texte.*

*Au cours du repas, qui fut d'un ennui mortel, j'ai décidé de me venger en rédigeant, sur mon carnet de notes, les prémices du texte que vous venez de lire. La vieille en face de moi cachait de la nourriture dans sa serviette, pour ses chats et, après cela, les idées se sont enchainées. Ce qui m'a d'ailleurs fait réprimer des fous rires plusieurs fois.*

*Alors que le final s'annonçait particulièrement ennuyeux, que je n'étais entouré que de vieux, je peux dire que je me suis particulièrement amusé. Au fond, c'est un peu comme la vie. Vous ne trouvez pas ?*

*Autant s'amuser de tout, jusqu'au bout. Et puis arrive l'inéluctable : on tourne la dernière page et on ne rit plus. Tout au plus reste-t'il un souvenir de rire.*

## Chapitre

# L'annonce

Cela devait être une consultation de routine. Un examen sans surprise. Encore sous le choc, je sors sans réfléchir de l'hôpital, ne prêtant point attention au glissement automatique des portes de verre. Perdu dans mes pensées, je tente de réaliser ce qui vient de m'arriver.

Il va falloir réapprendre à vivre. À mettre des priorités. À faire des choix. Car je n'aurai pas le temps de tout faire, d'errer sans but en me laissant ballotter d'un travail à l'autre, d'une fête à l'autre, d'une déprime à

l'autre. Au fond, quel sens vais-je donner à ce qui me reste de vie ?

Le docteur murmurait dans son poing en consultant mes résultats. Mon sang s'est glacé lorsque j'ai perçu son sourire forcé : « Je vais être franc avec vous... »

Mais finalement, de quoi ai-je envie ? Quels sont mes rêves ? À quoi vais-je consacrer le temps qui me reste ?

Pour la première fois, je me rends compte à quel point mon temps est limité. Trente ans de gâchés en dilet-tante pour arriver à ce jour. Il est temps pour moi d'aller à l'essentiel.

« ... les résultats sont formels, il ne vous reste que... »

À vivre ! À vivre ! Fini de me prendre la tête pour des brouilles. Fini d'argumenter pour le plaisir d'avoir raison. Fini de réinventer le monde. Le monde qui me semblait d'un morne gris ce matin me chante et me sourit. À l'idée de devoir le quitter, je réalise ma chance, mon bonheur.

Chaque fleur, chaque passant, chaque odeur, chaque goutte de pluie. J'en profiterai jusqu'aux derniers, je consacrerai le peu de temps qui me reste à l'essentiel.

« ...il ne vous reste que soixante, maximum soixante-cinq ans à vivre. Et encore c'est si tout va bien. »

Si peu de temps pour l'essentiel, si peu de temps pour mes rêves. Au travail !

*Limelette, janvier 2013*

Cette page est volontairement laissée vide

## Chapitre

# Plus jamais

La clé tourne doucement dans la serrure. Je pousse la porte et entre dans l'appartement. Notre appartement. Mon appartement. Vide depuis deux jours, j'ai tenu à revenir seule malgré l'insistance de Babette qui m'a hébergée et soutenue. D'un mouvement involontaire, je fais tomber sa raquette de tennis. Il n'apprendra donc jamais à les ranger ? J'ai beau m'énerver à chaque fois. Non, il n'apprendra jamais.

Je rentre chez moi. Tout est si familier, si habituel, comme si rien ne s'était passé. Je croyais être submergée par l'émotion mais je suis surprise de me trouver

étrangement insensible, anesthésiée. Je retire ma veste, me déchausse, ramasse machinalement une chemise sale et vais la mettre dans la manne qui déborde. Mais la majorité n'est pas à moi. C'est lui qui est en retard sur ses lessives. Et je ne parle pas de la montagne de repas-sage qui l'attend.

D'un coup, l'émotion me submerge. Il ne repassera plus jamais. Il ne mettra jamais plus ses chemises. Jamais. Le sens du mot « jamais » me semble tellement absurde, impossible et pourtant si inéluctable. Je lui ai toujours dit d'être prudent mais il faut reconnaître que ce n'était pas de sa faute. Il attendait sagement au feu quand le camion a déboulé.

L'infâme coucou du salon sonne dix-huit heures. Il n'est pas rentré. La porte ne s'ouvrira plus jamais sur son « Coucou, c'est moi. On mange quoi ce soir ? ». Et il ne se découvrira plus jamais l'envie soudaine de m'inviter au restaurant quand je lui rappelais que c'était son tour de cuisiner.

À cette heure-ci, quand il n'est pas encore rentré, il m'envoie un message pour me rassurer. Machinalement, je consulte mon téléphone. Rien. Un rien auquel il faudra que je m'habitue. Je remarque qu'il est encore dans mes favoris. Dois-je le supprimer de la mémoire

de mon portable ? Cela me semble criminel, comme si je le tuais une deuxième fois. Je résiste à l'envie de relire ses derniers messages. Assise à même le sol, je tente de pleurer. Mon esprit refuse obstinément de comprendre ce simple mot : « jamais ». C'est fini.

Je me lève. L'évier de la cuisine déborde de vaisselle. C'est son tour. Il a même réussi à échapper à sa dernière vaisselle. C'est tout lui ça. Le contraire m'eut étonné. Une boule se contracte au fond de ma gorge.

J'arrive dans notre chambre. Le lit est défait. Il faut reconnaître que ça l'énervait que je ne fasse jamais le lit. Ayant le luxe de me lever plus tard que lui, il pouvait difficilement le faire avant de partir au boulot, ce qu'il ne manquait pas de me rappeler chaque soir.

Je devrais laver les draps mais chaque pli porte encore son souvenir comme ce poil disgracieux, esseulé. Son odeur imprègne la pièce. Une effluve que je ne remarquais même plus mais qui a accompagnée mes nuits de sommeil ces dix dernières années avant de s'évaporer définitivement sous un camion et dans une machine à laver prochaine.

Je réalise soudain que cela faisait une semaine que nous n'avions plus fait l'amour. Il était stressé par une

échéance, très fatigué. Toutes ces occasions manquées. Toutes ces soirées passées à relire un rapport qu'il doit rendre cette semaine. Pourquoi est-ce uniquement dans la douleur la plus extrême que l'inanité et la vanité de nos vies nous sautent au visage ?

Je devrais agir tout suite, vider sa garde robe, éliminer toute trace. Ou bien garder le tout religieusement et me serrer contre un drap sale en position fœtale, pour me noyer dans mon chagrin et dans le souvenir en attendant que les siècles passent. Je pleure.

Ma vie me semble terminée, anéantie. Pourrais-je m'en remettre ? Pourrais-je un jour sourire, avoir du plaisir ? Le futur ressemble à un long tunnel obscur, pareil au four du crématorium où je l'ai laissé partir ce matin dans une boîte en bois. Je me sens si seule, si désespérée. J'envie ceux qui ont une religion à laquelle se raccrocher. Si seulement je pouvais croire à un paradis ou n'importe quelle fadaise de ce genre. Tout serait tellement plus simple.

Machinalement, je me lève et commence à ranger. Comme si rien ne s'était passé. Comme s'il allait revenir d'un instant à l'autre. Son courrier ? Sur son bureau, qu'il le trouve en rentrant.

Une clé tourne dans la serrure.

– Coucou c'est moi ! On mange quoi ce soir ?

Je le regarde, je souris :

– C'est ton tour, non ?

*Limelette, le 19 novembre 2012*

Cette page est volontairement laissée vide

# Ce livre est payant

Vous êtes arrivés au bout de ce livre et cela me fait plaisir. Mais je tiens à vous informer que, comme la plupart des ouvrages disponibles en librairie, ce livre est payant. En contrepartie, je vous laisse la liberté de choisir le prix ainsi que la manière de me payer.

Vous pouvez utiliser le service en ligne Flattr. Ou bien Bitcoin. Vous pouvez décider de m'envoyer une fois pour toute, par le moyen de votre choix, une petite somme pour un abonnement annuel ou à vie. Vous pouvez décider que le temps passé à me lire est un paiement amplement suffisant. Vous partagez ce livre autour de vous ou sur les réseaux sociaux ? Alors peut-être estimerez-vous qu'il s'agit là d'un paiement en nature. Vous pouvez m'offrir une eau gazeuse lors d'une conférence, m'inviter un week-end dans votre maison de campagne, m'envoyer un t-shirt, une carte postale ou un mail exprimant votre gratitude.

Certains ont choisi de payer de leur personne en contribuant au projet. C'est notamment le cas de Pierre Defretin, Loïc Guitaut, et Johan Bonneau qui ont fourni un travail acharné de relecture et de correction. Merci à eux !

Quel que soit votre paiement, je ne jugerai pas, je vous laisse la liberté. Car, si ce livre est payant, le prix est entièrement libre, même si vous le fixez à rien du tout. Voir mes écrits lus et partagés est déjà une récompense en soi.

Je ne fais pas appel à la charité. Je ne demande pas de la compassion ni de l'aide. Je ne menace pas d'arrêter d'écrire. Il s'agit d'un véritable échange économique. À la différence du commerce classique, c'est vous qui fixez le prix. Selon votre ressenti, selon la valeur que vous apportent mes écrits, selon l'impact qu'ils ont pu avoir sur votre vie et, bien sûr, selon vos propres possibilités.

Mais je n'insisterai jamais assez sur le fait que votre temps à me lire et à me partager autour de vous est déjà le plus beau des paiements. Merci de partager ce livre, l'écrit ne vit que lorsqu'il est lu.

## **Payer par virement bancaire**

IBAN: BE07 6511 5235 4266

BIC: KEYTBEBB

## Payer en bitcoins



1LXyiZLCiPRWUsSE7XiuCHZVJA7M1DxMpS

## Payer via des services web

Paypal: [lionel@ploum.net](mailto:lionel@ploum.net)

Flattr: [www.flattr.com/profile/ploum](http://www.flattr.com/profile/ploum)

Patreon: [www.patreon.com/ploum](http://www.patreon.com/ploum)

## Me contacter

[lionel@ploum.net](mailto:lionel@ploum.net)

Lionel Dricot

16 rue Louis Sablon

1342 Limelette

Belgique

## **Me trouver sur le web**

Blogue: [www.ploum.net](http://www.ploum.net)

Twitter: [@ploum](https://twitter.com/ploum)

# Licence

Le contenu de ce livre est placé sous la licence Creative Commons Attribution 2.0 Belgique (CC BY 2.0 BE) en janvier 2013 par Lionel Dricot.

Cela signifie que vous êtes libre de redistribuer, d'adapter ou de réutiliser ces textes, y compris à but commercial, à la condition que vous mentionniez explicitement le nom de l'auteur original, à savoir Lionel Dricot.

Même si vous n'êtes pas légalement obligé de le faire, n'hésitez pas à prévenir l'auteur à l'adresse [lionel@ploum.net](mailto:lionel@ploum.net) en cas de réutilisation ou d'adaptation.

Cette page est volontairement laissée vide

# Édition

**C'est la vie !**

**Publication date:** 16/07/2013

This book was published with *easybook v4.4*, a free and open-source book publishing application developed by Javier Eguiluz (<http://javiereguiluz.com>) using several [Symfony components](http://components.symfony.com) (<http://components.symfony.com>).